

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNÉE.—No 903

MONTREAL, 24 AOUT 1901

5c LE No



J.-E. Turcot



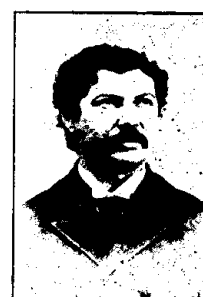
G. Turcot



E. St-Jacques



H.-A. Mignault



E. St-Jacques



O. Jacques



U. Jacques



P. Ostigny



A. Beaudry



E. Ostigny

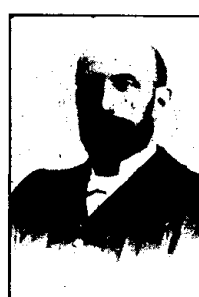
LA PROFESSION MEDICALE



M. Beauchemin



A. Bourgeault



M. Lussier



E. Sicotte



P. A. Messier



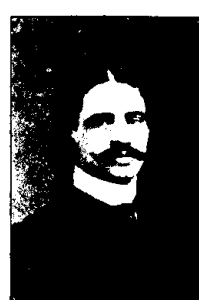
L.-A. Gendron



A. Beaugard



Hon. L. Tellier



J.-V. Marceau



M. Fontaine



W. Chicoine

LE JUGE ET LE BARREAU

A TRAVERS LE CANADA : SAINT-HYACINTHE. — DEUX GROUPES PROFESSIONNELS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 AOUT 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Aujourd'hui, LE MONDE ILLUSTRÉ consacre la majeure partie de ses illustrations à faire connaître et admirer de son public l'une de nos plus coquettes et progressives villes canadiennes, Saint-Hyacinthe. On retrouvera, dans quatre ou cinq de nos pages, les hommes et les œuvres de la florissante jeune cité, l'une des perles de notre Canada français.

Nous croyons que c'est faire œuvre patriotique que de révéler ainsi au monde extérieur, qui la méconnaît souvent, l'importance des richesses ou ressources, tant naturelles qu'artistiques, industrielles, agricoles commerciales ou autres, dont peut, à bon droit, se glorifier notre belle et aimée patrie, si favorisée des dons de la Providence.

C'est pourquoi notre journal, qui professe l'ambition d'être par excellence la gazette des familles, un titre que dix-sept années d'un patronage soutenu l'autorisent à se donner et qu'il a, toujours de son mieux, travaillé à mériter, notre journal tient à cœur de fixer par la gravure, pour les générations de l'avenir, les phases divers du progrès qui s'affirme sans cesse davantage en notre pays. L'illustration de nos beautés pittoresques, de nos développements industriels, des hommes qui s'agitent dans ces cadres, y entretenant ou accroissant la vie, des choses qui s'y rattachent et en complètent la valeur, tout cela fait partie de notre programme, au premier chef.

*** Voilà qui explique la satisfaction que nous éprouvons à consacrer, pour ainsi dire, l'un de nos numéros en entier à illustrer Saint-Hyacinthe, religieux, social et industriel ; la conviction où nous sommes qu'une telle mise en scène n'est pas faite pour contenter simplement des aspirations locales, mais qu'elle est éminemment de nature à réjouir toute la nationalité française en Amérique, en évoquant à ses yeux les succès réalisés par un de ses groupes les plus estimés.

C'est assez dire que nous sommes dans la disposition de faire le même service pour n'importe laquelle de nos gracieuses petites villes ou de nos belles campagnes canadiennes-françaises, non seulement de la province, mais du pays ; non-seulement du pays, mais encore de la grande république qui nous avoisine et où tant de "nos gens" sont en frais de se tailler une enviable destinée. Il suffira pour nous déterminer à ce faire que des circonstances favorables, comme celles qui se sont présentées pour les illustrations de Saint-Hyacinthe, viennent nous faciliter l'agréable tâche et nous aider à la conduire à bonne fin.

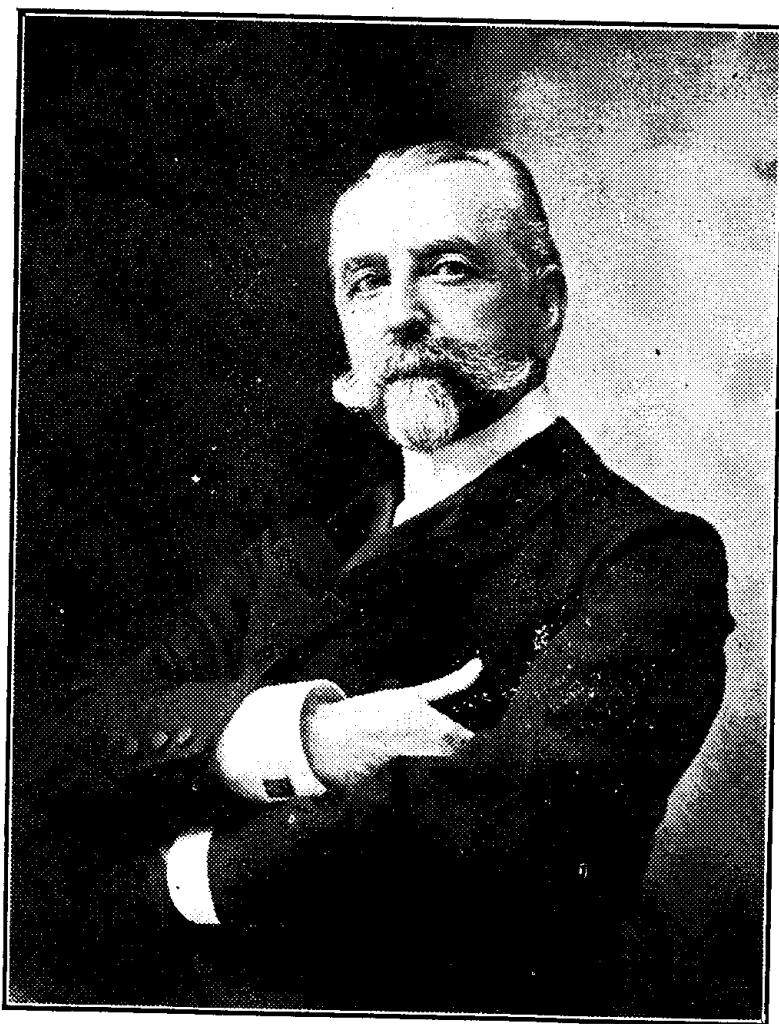
*** Tantôt, j'ai dit que ce travail de vulgarisation par l'image, nous n'entendions pas le conduire exclusivement au profit des œuvres de la civilisation industrielle ou artistique, mais que nous nous plairions en-

core, dans l'avenir comme par le passé, à illustrer à profusion les beautés naturelles sans nombre dont jouit notre cher Canada, privilégié de la nature.

Pour cela, nous faisons appel à une collaboration spéciale qui ne nous a jamais fait défaut, mais que nous souhaiterions voir plus intense encore : celle de nos phalanges d'artistes, photographes amateurs, dont le patriotique discernement s'en va sans cesse, glanant à travers nos immensités de pittoresque, de ces tableaux admirables, dont la simple copie sait charmer nos regards et faire vibrer quelques-unes des meilleures fibres du cœur.

Nous avons institué, il y a un an passé, un concours général parmi nos collaborateurs de cette catégorie. Il en est résulté, pour nos lecteurs, des visions de poésie enchanteresse, qui les plongèrent dans un ravissement vrai et dont ils conserveront à jamais le souvenir. La provision des "documents de concours" n'a pas été épuisée, toutefois, et nous réservons à notre clientèle le délicieux régal de plusieurs nouvelles productions du même genre, au fur et à mesure que le souci de l'actualité nous en laissera le loisir. Mais cette provision, nous la voudrions voir sans cesse renouvelée, et variée à l'infini. C'est que les sujets sont tellement abondants et que si inépuisables sont le zèle et les talents de ceux qui peuvent en tirer partie pour l'avantage de leurs copains lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

*** Je réitère donc mon appel à la collaboration spéciale de tous ces aimables volontaires du kodak ou du crayon, dans l'arène particulière qui vient d'être décrite. Nous nous plaçons à croire que ce vœu d'intérêt public sera exaucé, et qu'ils nous reviendront, en bandes joyeuses et déterminées, nos artistes-amateurs, tout comme nous reviennent, grâce à Dieu, toutes les vaillantes jeunes plumes, qui firent jadis la popularité de bon aloi de notre publication, et qui rentrent à présent au foyer familial, dès le premier signal qui leur a fait comprendre que "tout consciencieux effort vers le Beau, le Bien et le Vrai," trouve



FEU L'HON. JUGE CHARLAND

maintenant colonnes ouvertes, au MONDE ILLUSTRÉ... comme autrefois.

Ainsi qu'il est dit, dans l'exquise romance :

Comme autrefois,
Comme autrefois,
Ma bien-aimée,
L'âme charmée,

Je veux entendre encor ta douce voix.

Ainsi, l'un d'entre nous a parlé à la troupe d'élite qui naguère, s'était groupée au foyer du MONDE ILLUSTRÉ, et qui, plus tard, en des jours de malentendus, comme il en survient infailliblement entre amoureux jaloux, avait fui, effarouchée, ainsi, lui a-t-on parlé, et la bien aimée — la troupe d'élite — est accourue, fidèle. Chaque semaine la rapproche davantage, au grand contentement de tous ceux qui, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, prîsèrent toujours plus que tout l'heureuse physionomie que lui donnait cette collaboration fraîche de jeunesse, aux multiples variétés et au palpitant intérêt. Inutile de dire davantage combien elle est la bienvenue, tout comme le sera celle à laquelle je faisais appel tout à l'heure.

*** Il s'est passé, ces jours derniers, un événement qui mérite, il me semble, à cause des conséquences graves de progrès qu'il doit avoir pour notre province, et spécialement pour notre région de Montréal, qui mérite d'être consigné ici, dans nos annales de vie courante. La puissante compagnie américaine de chemins de fer "New-York Central" a fait l'acquisition du tronçon de voie ferrée connue sous le nom de "Rive Sud" et longeant le Saint-Laurent, de Saint-Lambert à Sorel. On prête à la gigantesque organisation de transports le dessein d'étendre son réseau, qui aboutit aujourd'hui à Caughnawaga, de ce dernier endroit à Saint-Lambert, de là à Sorel, puis à Lévis, par la rive sud, et enfin jusques aux provinces maritimes. Afin de s'assurer une entrée libre et indépendante à Montréal, le "New-York Central", qui jongle avec les millions comme un prestidigitateur avec les noisettes, construirait pour son

compte le Pont Royal-Albert, entre Montréal et Longueuil, entreprise dont il est depuis longtemps question. On peut être sûr qu'elle ne languira point, si les magnats américains ont bien vraiment arrêté leur dessein de l'accomplir."

Six millions de jeu : c'est pour eux une bagatelle. Mais, pour toute la partie Est de notre cité de Montréal, où viendrait aboutir le "New-York Central" avec son nouveau pont ; pour la rive sud, dont ce pont faciliterait l'accès à Montréal, à pieds, en voitures, ou en tramways, au grand détriment de l'impudent monopole actuel du "Grand Tronc," pour toute la province, j'oserais dire, qui bénéficierait de ces grands travaux, quelle fière aubaine !

Aussi, faut-il souhaiter, malgré l'empiètement yankee qui se manifeste sous cette forme, que le "New-York Central" réalise les projets qu'on lui prête. Déjà, et c'est de bon augure, il se fait de pressantes instances pour que le duc d'York soit convié à présider à la pose de la pierre angulaire, pour cette monumentale pièce d'architecture qui perpétuera le nom de son aïeul. Espérons qu'il agréera la proposition ; car ce serait bien là le plus utile souvenir qu'il puisse laisser de son passage parmi nous, lequel va coûter à notre trésor, public ou privé, tant de deniers gaspillés, et à notre fierté nationale, si l'on en croit les apparences, tant de courbettes humiliantes autant qu'agérées...

** Le Canada français déplore encore la perte de l'un des fils les plus brillants, de ses citoyens les plus distingués : l'honorable juge Charland est décédé subitement, le 12 août au soir, à Saint-Jean d'Iberville :

Feu l'honorable juge Alfred Napoléon Charland, juge de la Cour Supérieure, à Saint Jean, pour le district d'Iberville, était né à Iberville, le 28 mai 1841. Il était, par conséquent, âgé de 60 ans. Il était le fils de feu M. Jos. Charland, marchand d'Iberville et de Elmire Duquet, sœur de Jos. Duquet, patriote de 1837, exécuté en 1838, avec De Lorimier, Cardinal, Hindelang et autres. Il fit ses études au Collège de Saint-Hyacinthe et les termina à Sainte Thérèse. Il fut reçu avocat en 1863 et nommé Conseil de la Reine en 1877. Il pratiqua sa profession à Saint Jean, en société avec E.-Z. Paradis, de 1873 à 1878 alors qu'il fut nommé protonotaire du district d'Iberville, conjointement avec feu M. Henri Marchand.

Il monta sur le banc en novembre 1887, en remplacement de l'honorable juge Chagnon, mis à sa retraite. Nous devons à l'obligeance de nos confrères de *La Presse* l'excellent portrait que nous donnons de l'honorable juge Charland.

** Qui donc veut nous faire croire que la foi se meurt, que la foi est morte, en France, notamment dans la littérature ? Il me fait plaisir d'appuyer sa thèse contraire de deux frappants exemples, beaucoup plus convaincants que les plus subtiles théories. J'emprunte les deux poésies qu'on va lire, véritables professions de foi, de belle et forte inspiration, à l'excellente revue des jeunes démocrates chrétiens de Paris, le *Sillon*.

PRIERE

Seigneur, vous avez fait cette rose trop belle,
Le rayon d'or trop pur et trop éblouissant,
Dans l'insecte et la fleur vous êtes trop présent,
Pour oublier jamais ma pauvre âme immortelle.

Seigneur, je vois briller trop d'amour dans le ciel,
Immense comme un Dieu, doux comme une caresse,
La colombe roucoule avec trop de tendresse
Pour que vous me jettiez dans le gouffre éternel.

Un jour, mon corps flétri pourrira dans la tombe,
Et mon âme en tremblant s'envolera vers Vous.
Alors, Dieu de la rose et Dieu de la colombe,
Souvenez-vous de moi qui vous prie à genoux.

JOSEPH SERRE.

L'APPEL AU TRAVAIL

— Bons ouvriers, voici l'époque des semailles :
Reprenons, sans faiblir, notre incessant labeur.
Autour de nous, la Haine et la Ruse travaillent.
Jetant les mauvais grains de Révolte et d'Erreur.

Ah ! certes, la besogne est vaste et nous effraie :
La ronce met partout ses épineux buissons ;
Il croit à chaque pas une terrible ivraie ;
Des souffles furieux viennent des horizons :

Tout un peuple sans Dieu va sortir des Ecoles,
Offrant à l'Univers un spectacle inouï !...
— Pauvre précheur, le vent emporte tes paroles ;
Le grain que tu jetais, vois, s'est évanoui !

Des oiseaux de malheur dévorent la semence :
Leur vol pillard descend de tous les coins du ciel...
Tout est fini, crois-tu ?... — Qu'importe ! Recommence !
Fais toujours ton devoir : voilà l'essentiel !...

Le succès ne git point dans ta main incertaine :
Tu ne peux rien que te confier aux sillons ;
Tu n'as pas le pouvoir de recouvrir la plaine
Du fastueux manteau que tissent les moissons !

Fais ton devoir ! Fais ton devoir, quoi qu'il advienne !
Réveille les semeurs de fatigue assoupis !
Tu peux prier, lutter, te courber sous la peine,
— Mais c'est Dieu seul qui fait respiculer les Epis !...

ARMAND PRAVIEL.

Les vers de Joseph Serre sont d'un laïque, profondément croyant, qui vit à Lyon, un centre où la libre-pensée a, pourtant, fait bien des ravages. Armand Praviel est un de ces jeunes vaillants qui se sont voués à l'apostolat social, et sa noble poésie reflète avec vigueur la haute et noble pensée dont s'inspire le talent brillant qui le distingue.

RENÉ BERNARD.

SILHOUETTE

M. Lozeau a une plume en rapport avec le caractère qu'il définit : c'est pourquoi son appréciation plaira. Jeune, talent sûr et facile, infatigable, M. Lozeau fait des vers bien rythmés, sonnante de fortes pensées, des sentiments profonds.

Gaétane de Montreuil (de Montreuil est le nom de la mère de la chroniqueuse de *La Presse*)—est une québécoise—*Mlle Georgine Bélanger*, dont l'intellect à la solidité du roc et le cœur la tendresse d'une âme douce, qui aime puissamment — en femme. — ANTONIO.

Je n'ai pas l'intention de faire ici la biographie de l'aimable chroniqueuse qui, dans le monde très restreint de la bonne littérature, a nom Gaétane de Montreuil. Ceci serait au-dessus de mes capacités. Je me permettrai seulement quelques réflexions sur l'esprit et le style de Mlle de Montreuil, comme chroniqueuse.



Photo Laprés & Lavergne

Mlle G. Bélanger (Gaétane de Montreuil)

Si j'étais photographe et qu'il me fût donné de braquer mon objectif vers la figure d'une personne lisant successivement une chronique d'Attala, de Madeleine, de Solange, de Colombine et de Gaétane de Montreuil, voici ce qu'avec la collaboration du soleil j'obtiendrais.

Une figure sympathique : Attala attire vers elle les jeunes talents désireux de se produire et certains d'être bien accueillis.

Une figure réjouie, des yeux où flamboie la gaieté : la joie, le bien-être, le contentement de vivre, s'exhalent des chroniques de Madeleine, comme des parfums d'un parterre de fleurs.

Une figure demi-sérieuse, demi-recueillie, mais où traînent encore, au bord des lèvres, les restes d'un

éclat de rire : Solange laisse un mot d'esprit, une observation piquante, une expression comique cotoyer le nom de Dieu. Elle est d'avis—et elle a raison—que la piété n'exclut pas la gaieté.

Une figure émue, où l'étonnement saute de trait en trait : Colombine, quand elle parle des humbles, des petits, des délaissés, y met tout son cœur : c'est assez pour s'émouvoir ; mais en artiste, dans les plis du tissu moelleux de ses phrases, elle sème des expressions originales, pittoresques, qui frappent et violentent l'esprit, comme des rayons de diamants, le regard.

Une figure grave, très grave : des yeux qui lisent des pensées : les chroniques de Gaétane de Montreuil sentent la pensée sérieuse et sont souvent comme imprégnées d'austérité, mais qu'attéduit parfois une bouffée d'exquise bonté montant du cœur.

En lisant les chroniques de Mlle de Montreuil, on se dit : Voilà un cerveau qui *pense* : il fait penser. Sans être ce qu'on appelle original, l'esprit de Mlle de Montreuil est personnel, par la netteté des idées qu'il conçoit et, surtout, par la gravité, la profondeur toujours soutenue des observations. Presque jamais, l'esprit permet au cœur de prendre sur lui un ascendant vraiment marqué ; en lisant Mlle de Montreuil, on a le sentiment que l'on cause surtout avec une intelligence.

Le bon sens règne en monarque respecté dans la colonne modestement coiffée de : "Deux mots de chronique." Deux mots, ma foi, qui en valent beaucoup, et me font croire—ne me taxez pas de naïveté—que Mlle de Montreuil pense beaucoup plus qu'elle ne parle, et elle pense bien.

Si, dans les humains, il était un cœur qui battait dans la poitrine et un autre dans la tête, je dirais que l'aimable chroniqueuse, quand elle écrit, n'en possède qu'un et qu'il bat tout entier dans son esprit. Je ne sais si le lecteur me comprend. Je veux dire que dans ses phrases respire un cœur, mais un cœur qui philosophe, qui argue, qui pèse, qui déduit, en un mot qui convainc. Avouez que ce n'est pas généralement la besogne du cœur. Si les raisonnements judiciaires de Mlle de Montreuil ne se fluidifiaient d'une forte dose de bonté—cette qualité me semble dominer chez elle—ils nous seraient parfois difficilement assimilables—ce qui n'est pas.

Pour finir, je reprocherai, bien amicalement, à Mlle de Montreuil de laisser plus souvent son esprit que son cœur discuter dans ses écrits. Je ne suis pas jusqu'à ce point imbu de la supériorité dont s'aurole si glorieusement mon sexe, que je m'en trouve empêché d'exprimer ici un regret ; et j'aime trop à dire le fond de ma pensée pour ne pas regretter que l'estimable chroniqueuse ne la *Presse* ne nous fasse, à mon humble opinion, qu'un peu goûter dans ses "deux mots" hebdomadaires, ce qui, lorsqu'elle n'a pas la plume à la main, charme délicieusement ses intimes : les sentiments de son cœur de femme bonne et spirituelle, exprimés tels que vécu.

Mlle de Montreuil me répondra : "Nous autres, femmes, si nous laissons jaser notre cœur sans nous soucier de l'effet, on nous accuse de n'écrire que des mièvreries ; si nous regardons la vie au point de vue pratique, on nous reproche d'être masculines !"

C'est malheureusement trop vrai ; mais, comme le gros public est naturellement bête, il ne faut pas s'en occuper.

Mon style, je n'en dirai qu'un mot : il est très simple, sans appareil, comme sa pensée, qu'il drape élégamment, mais presque sans ornements. Mlle de Montreuil doit parler comme elle écrit.

Que le lecteur pardonne cette analyse, peut-être très inexacte ; je ne suis pas critique, encore moins psychologue, et je lui donne plutôt le résultat de mes impressions personnelles.

On m'a proposé d'essayer de définir, en quelques notes très brèves, le talent d'une de nos plus brillantes chroniqueuses, et j'ai saisi avec empressement l'occasion de dire à Mlle Gaétane de Montreuil toute l'admiration que je ressens pour sa fine plume — le public pense comme moi—et l'assurer de ma très profonde et respectueuse estime pour son bon cœur.

ALBERT LOZEAU.

HOTEL-DE-VILLE
de la Cité de
SAINT-HYACINTHE



LETTRE A ROSE

Rose, ma chère,

Montréal, juillet 1901.

Je prends aujourd'hui une grande détermination. Vous allez vous moquer, sachant ce qu'il advient d'ordinaire de mes déterminations, lorsqu'elles sont grandes.

Le fait est que, ce soir là, vous savez, j'avais l'intention bien arrêtée de me détruire ; pensez donc, ne plus vous voir ! Vos parents, en décidant la chose, avaient été bien durs pour moi. Mais vous-même, Je vant mon grand malheur, aviez été indulgente ; mon découragement vous avait fait trouver des bontés pour moi. Aussi, en vous quittant, je me rappelai ces douces choses, et loin de vouloir fuir la vie, je me pris à l'aimer, et m'en fus coucher tout simplement. J'avais aussi le souvenir de certaines larmes que j'avais vues briller dans votre grand œil noir... Oh ! comme je me serais délicieusement enivré de ces pleurs... Madame votre mère—qui n'est pas tendre pour moi—dira peut-être, qu'en fait de liqueur, il me serait profitable de n'en connaître jamais d'autres... A vrai dire, mes histoires de boissons douces étendues d'eau ne sont peut-être pas très exactes... Mais les excès qu'on m'attribue si généreusement sont exagérés aussi. Soit dit en passant. D'ailleurs, chère petite, je sais que vous êtes fixée là-dessus, et que vous ne vous alarmez pas outre mesure, ayant, sur certains points, la largeur de vue de monsieur votre père.

Quoi qu'il en soit, je n'oublierai de longtemps l'altération de vos traits, votre excessive pâleur, vos pauvres yeux battus, lorsque, le lendemain, à bonne heure, je vous vis venir, rue Notre-Dame ; votre démarche fébrile, votre hâte, tout en vous dénotait la plus vive inquiétude. J'en fus vivement alarmé, ou bliant sottement que ma lugubre détermination de la veille était cause de votre gros chagrin. Tout joyeux, j'accourus à vous, la main tendue. Mais vous étiez là, hésitante, avec, dans le regard, un grand trouble, quelque chose comme un peu d'effroi, un peu de doute, et beaucoup d'amour, bonne petite ! N'y comprenant rien, je restai stupide, j'oubliais que vous étiez en droit de vous demander si vous aviez devant vous l'ombre de moi-même, toute couverte d'ajoncs, d'herbes marines, et ruisselante du plongeon homicide qui devait, à mon dire, finir mes maux. En vérité, je devais avoir l'air bien sot, car, n'y tenant plus, vous éclatâtes de rire... Nonobstant, ma chère, une chose bien sûre est que, si j'allais vous perdre, ou si vous n'alliez plus m'aimer, ce qui serait pour moi malheur bien grand, je n'aurais plus le courage de vivre. Je me laisserais mourir, mais, cette fois, par les voies ordinaires.

Ma détermination est donc celle-ci : Je veux vous écrire. A fait, je suis bien bon, vous l'aviez déjà deviné.

Depuis quatre grandes semaines que je ne vous ai plus, vous comprendrez aisément ce que j'ai souffert. Je me suis demandé où vous pouviez être. Ne vous trouvant plus ici, j'ai pensé, avec un rare bon sens, que vous aviez dû fuir, par ces jours de chaleur, le cloaque de nos rues et la pestilence de notre métropole. Mais où ?... c'est ce que j'ignore.

J'ai expédié un nombre incalculable de lettres, dans toutes les directions. Toutes me reviennent aujourd'hui, l'une après l'autre, barriolées, étiquetées, m'instruisant qu'elles sont allées choir au département des lettres mortes, à Ottawa. Pauvres missives... si brûlantes, si pleines de vie, et mourir là ! J'enrage quand je pense à ces messieurs du gouvernement, ce qu'ils ont dû gloser en étei-

gnant l'incandescence de ma prose. Mais ils ne sauront jamais comme vous êtes charmante : je suis vengé.

Charmante ! en vérité vous l'êtes, ma belle enfant. Et quand j'aurai les écus de Monsieur votre père—diable ! voici une bien mauvaise phrase, trop grosse d'anticipation—si j'avais les écus—au fait ce n'est pas mieux. Je disais donc que si j'avais autant d'écus que Monsieur votre père—ce mot "autant" n'a l'air de rien, et m'évite peut-être un malheur...—j'écrirais le volume de vos perfections. Mais, vous comprenez que dans les colonnes d'un journal... à tant la ligne... Enfin, je suis obligé de me restreindre.

A tout événement : un conseil. Si vous êtes en bas de Québec, ou en haut de Montréal, à Old Orchard, au Nord, au Sud, enfin où sais-je moi ? enivrez-vous d'air pur, goûtez-vous de santé, mais... sans excès. Faites cela pour moi. Une santé trop robuste, qui s'étale, c'est encombrant. A preuve : au Parc Sohmer où j'allai hier, j'étais borné en front, comme disent les notaires, par une dame trop... bien portante, avec un chapeau,—vous savez, ces chapeaux ?... enfin, trop bien portant aussi. Je ne vis rien, ou à peu près.

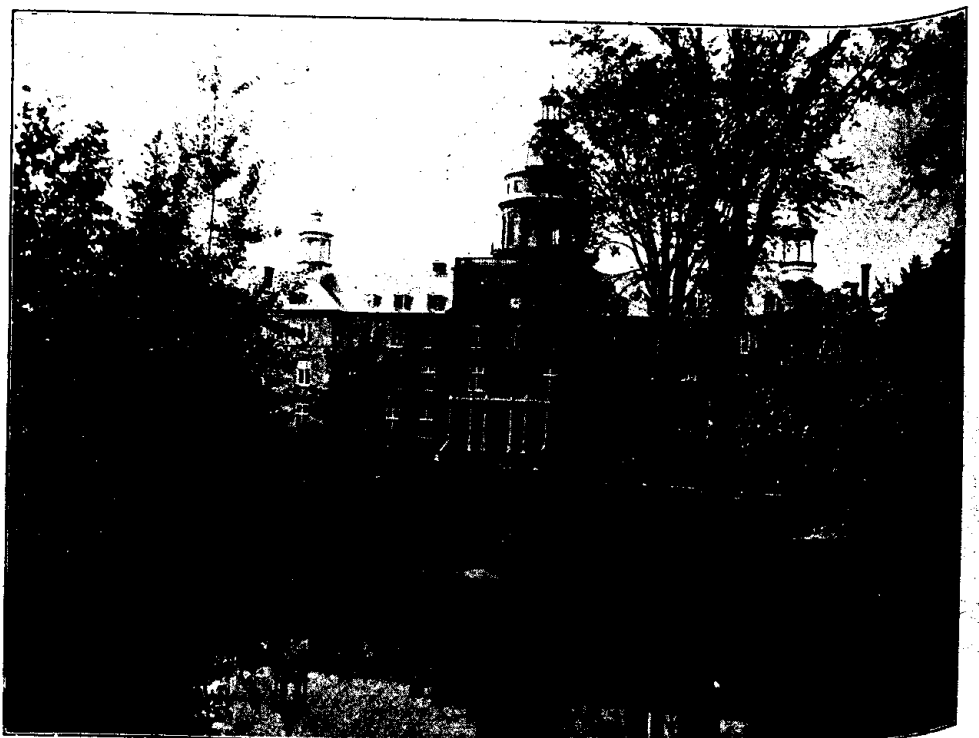
Il y avait d'ailleurs, au programme, certaines évolutions de chiens et singes qui ne m'intéressaient guère. Je suis peu friand de ce spectacle. Au surplus, cela m'attriste de voir cette tendance des bêtes à devenir de plus en plus intelligentes, tandis que certaines personnes de nos connaissances baissent. C'est à croire à la transmission de l'esprit, sinon des âmes.

Le chant d'une demoiselle Taylor a soulevé de maigres applaudissements. Belle, quoique blonde, certains de ses pas chorégraphiques ont néanmoins piqué la curiosité de la foule, et j'ai cru comprendre, au trémoussement d'un vieux monsieur, mon voisin, qui oscillait de droite à gauche pour mieux voir, que cette dame, Dieu me pardonne ! montrait ses mollets. Au reste, c'était le plus intéressant et du chant et de la chanson. Les acrobates Danmann m'ont autrement plu. Quelle vigueur ! ma chère, et quels muscles !

La musique, comme toujours, a été bonne, bien que le menu de mercredi ne m'ait pas paru le meilleur de cette semaine. Le directeur préside à l'exécution de ces divers morceaux avec un grand sens artistique. Ocellier nous a bien donné : *Lorsque ma main frémit* et *Après l'hiver*, d'Ernest Lavigne. Un peu travaillées, ces mélodies, mais bien jolies. Il en est d'autres du même auteur, plus simples, et qui ne sont pas à dédaigner non plus : Je veux parler des premières, et, parmi, *Ton premier bouquet*, vous savez, que vous chantez si bien ?

Galland, le portraitiste instantané, n'est pas banal. C'est plaisir de voir cette pâte d'argile s'animer sous ses doigts. Il sort de cette glaise les figures les plus cocasses ; il en est de bien charmantes aussi. Il a vite fait de changer, d'un tour de main, une face d'affreux pochard en masque impassible de Napoléon. C'est le cas de se rappeler que les *tramps*, comme les héros, sont, après tout, de la même pâte.

En le voyant façonner ainsi, sous nos yeux, je me rappelais vaguement la scène, déjà ancienne, du grand Ouvrier travaillant l'ébauche de son chef-d'œuvre. Car il est exact que le Créateur, avant d'entreprendre la femme, voulut se faire la main, et M. Adam, pétri de limon, n'était, en somme, que le brouillon de notre grand-maman. Il est incontestable, aussi, qu'Eve est de plus noble provenance, car elle émana de la côtelette d'un homme, premier du genre.



LE COLLÈGE DE SAINT-HYACINTHE



J.-A. Bissonnet



J.-P. Frémeau



H.-A. Champagne



L.-N. Bessette

D'où il suit que, le jour où j'irai, ma chère Rose, vous demander à vos parents, Madame votre mère voudra bien se rappeler, j'espère, qu'en agissant ainsi, je ne ferai, après tout, que réclamer, par droit d'aîné, un peu de ma propriété.

Dans l'attente de ce grand événement, je demeure, d'ici là,

Tout à vous,

GÉRALD.

Montréal, août 1901.

même. Je fuyais sans regarder en arrière, songeant seulement à la réconfortante bienveillance avec laquelle on m'avait toujours accueillie.

Je sentais bien, en mon âme, monter quelques regrets, en disant adieu à ce témoin de mes naïves impressions, mais je murmurais enfin, dans un soupir : "A quoi bon regretter toujours ?..."

Et voilà que, au moment même où j'essayais de jeter sur ces "choses d'antan" les premiers voiles de l'oubli, l'on vient gentiment me tendre la main, me conviant à revenir au foyer ; et, tout comme la brebis perdue et retrouvée, je rentre au bercail.

Puis, heureuse de presser les mains amies qui se tendent vers moi, je prie l'aimable commandant, qui sait si bien dire "à l'œuvre," de croire à mon affectueux dévouement, en agréant les vœux sincères que je forme pour son bon succès.

Rendons-nous enfin, et, suivant fidèlement la marche de nos prédécesseurs, dépensons-nous généreusement pour le bien de la religion et de la patrie.

C'est donc en partageant la pensée de ralliement de

L'INGRATITUDE

La reconnaissance est un lourd fardeau que bien peu d'hommes sont capables de porter. La Fontaine a dit :

"S'il fallait condamner tous les ingrats qui sont au monde, à qui pourrait-on pardonner ?"

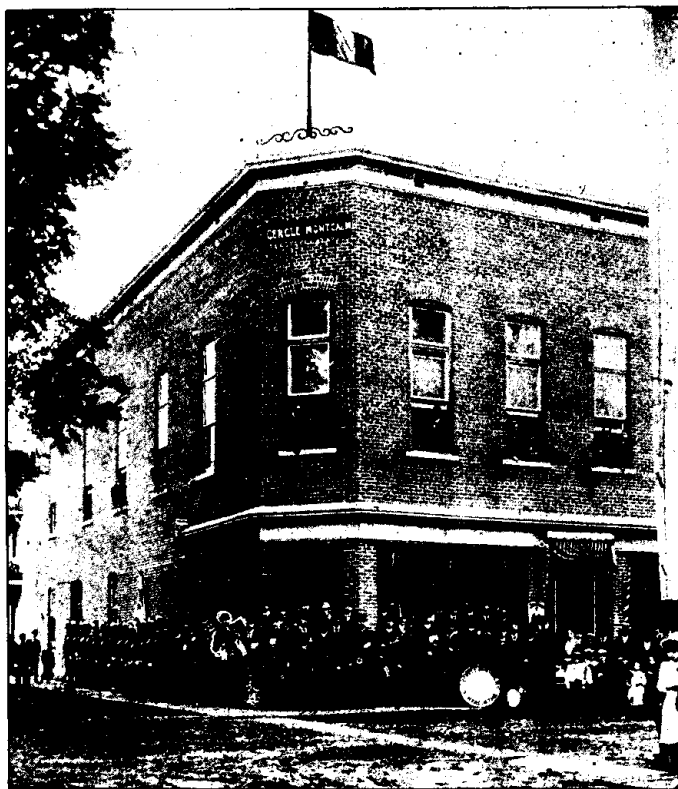
L'ingratitude est le vice le plus avilissant qui puisse germer dans le cœur des hommes, et pourtant, c'est le



A. Blondin



N. Houle



Le Cercle Montcalm



N. Beaugard



O. Beaugard

BONJOUR À TOUS

Comme après une absence l'on aime à revoir sa place natale, tel à travers les phases de la vie l'on aime à se rappeler les choses d'antan.

Que de fois, savourant la douceur qui reste au souvenir, je revoyais tristement ce coin joyeux où naquirent, un jour, mes penchants littéraires !...

Pourquoi l'ai-je ainsi déserté, ce pauvre coin délaissé par ceux mêmes qui le chérissaient ?...

Ah ! que vit au cœur le nid abandonné, où piaillèrent les craintifs oisillons !

Tant d'abandon me faisait froid et je fuyais moi-

notre gracieux confrère que je retracé ce quatrain d'un auteur inconnu :

Dans les splendeurs des jours couchants,
Et dans l'éclat des matinées,
Amis, accourons, par les champs,
Au renouveau des destinées.

VIOLETTE.

NAIVETÉ

Elle aurait bien voulu, la naïve fleurette,
Espérer le retour du papillon charmant.
Mais il était parti, hélas ! et la pauvre
N'avait pas dit : Reviens, quand elle y pensait tant.

C'est qu'elle se disait, tout bas, que l'infidèle
Pourrait bien l'oublier, dans ce gai tourbillon.
Car, des fleurs du jardin, elle était la moins belle,
Puis, il était si beau, le gentil papillon...

Par caprice, un matin, dans sa course rapide,
Il s'était arrêté près d'elle, en souriant.
Puis il était parti, sans que la fleur timide
Lui répétait : Reviens, dans ton vol triomphant.

plus généralement répandu. L'ingratitude des enfants envers leurs parents est, sans contredit, la plus monstrueuse de toutes, aussi ne la rencontre-t-on, le plus souvent, que chez les êtres les plus grossiers, les plus nobles.

Il ne faut pas que cela vous dégoûte de faire du bien, car vous vous priveriez d'une des plus douces jouissances du cœur ; seulement, faites-le avec discernement et ne jetez pas vos bienfaits au hasard. Tous les hommes ne sont pas absolument des ingrats, et puis les honnêtes gens vous en tiendront compte, et l'estime de ceux-là compensera, et au-delà, l'ingratitude des autres.



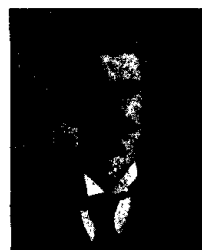
U. Gamache



P. Therrien



U. Leclerc



Jos. Filibotte

EDOUARDINA LESAGE.

TROP TARD

Ce fut à une banale table d'hôte que le doux regard bleu de Marinette s'égara dans les prunelles brunes de Jacques.

Et, depuis cette heure, elle l'aima ; depuis ce jour, elle souffrit discrètement, dans le mystère de sa pensée, sans cesse, s'en allait vers lui.

Comprit-il le secret martyr de ce cœur naïf qui, inconsciemment, s'était donné ? Peut-être...

Mais, futile et fantasque, emporté sans cesse par un vaniteux besoin de conquêtes nouvelles, comment se serait-il ému de la pieuse affection éclose spontanément dans l'âme de la pauvre artiste... Car elle était pauvre, ne vivant que de son pinceau et... de ses illusions, peut-être !

Son talent, encore à l'aurore, n'avait pas atteint son plein épanouissement mais, par de rapides progrès, il offrait les plus brillantes promesses. Quelques petites aquarelles qu'elle avait exposées, sur les instances d'un ami, avaient été admirées des connaisseurs et le nom de l'auteur, répété de bouche en bouche, n'était plus inconnu de la masse.

Pourtant, le peintre était modeste, et lorsque sa jeunesse l'enlevait dans une rapide et large envolée, vers un avenir de bonheur, sa raison précoce, de quelques grains de plomb dans l'aile de ses ambitions momentanées, les faisait retomber dans le domaine restreint de l'actualité terne et morne.

Il lui semblait, alors, que de loin et de très haut, elle revenait sur la terre et, instinctivement, éprouvant le besoin de dire sa peine à quelqu'un, elle cherchait autour d'elle un ami à qui confier ses subites aspirations, ses espérances intermittentes et ses désillusions.

Jacques était là, toujours bon camarade et, parce qu'il l'écoutait, elle crut qu'il la comprenait.

Leurs rapports avaient le caractère d'une franche amitié, mais elle sentait qu'il devenait, chaque jour d'avantage, quelque chose de sa vie et se disait que,



LA BANQUE EASTERN-TOWNSHIPS

lorsqu'il s'éloignerait à jamais, il se ferait en elle une brisure irréparable. Mais elle adorait sans espoir ; une voix mystérieuse lui redisait, sans cesse, tout bas, qu'il appartiendrait à une autre.

Avait-il un amour au cœur ? Elle l'ignorait, cependant son instinct de femme l'avertissait qu'il y avait entre eux un gouffre mystérieux mais profond, un obstacle invisible mais infranchissable. Le sentiment qu'il lui inspirait était étrange ; elle l'affectionnait sincèrement et, par un singulier caprice, elle le redoutait. Et, cette crainte, irraisonnée mais insurmontable, jetait d'étranges orages dans ses esprits : doute, pitié, révolte.

Cependant, sa tendresse dominait toutes ces sourdes clameurs et parfois, lorsque Jacques, pris d'une velléité de calme, se rapprochait d'elle, semblant goûter un extrême plaisir dans sa société, elle sentait le timide rayon d'un espoir inavoué se profiler en elle et allonger des scintillements d'or pâle sur les tristes heures de son existence isolée.

Mais bientôt, la nature instable du jeune homme l'entraînait sur les pas de quelque belle écervelée enrubannée et l'orpheline, pour se consoler de son abandon, reprenait sa palette, avec plus d'ardeur.

Ce fut ainsi, enroulant ses larmes, qu'elle eut, un matin, le désir de fixer dans un tableau un coin de paysage qu'elle avait visité en compagnie de l'ingrat. Elle sembla, cette fois, peindre avec son âme et, croyant ne donner qu'une forme tangible à un souvenir heureux, il lui arriva de produire un chef-d'œuvre.

Les journaux consacrèrent à son œuvre des colonnes entières ; les critiques d'art l'acclamèrent et, d'un coup, la renommée

vint cueillir dans son obscurité le nom de Marinette Vall, pour le porter par tous les coins de l'univers.

Ce n'était pas la fortune encore, mais c'était la célébrité, plus chère à l'artiste.

**

Deux jours plus tard, tombant aux genoux de l'héroïne, Jacques, dans un élan d'enthousiasme, lui cria : Marniette, je vous adore, voulez-vous être ma femme ?

Mais, pâle froide, secouée de la tête aux pieds par un tremblement nerveux, comme si elle eût senti, un choc électrique, les yeux fixes mais humides, elle resta longtemps silencieuse ; puis, enfin, d'une voix traînarde, hésitante, ainsi qu'on parle dans un songe : " Non, mon ami jamais, je ne puis pas ! "

Elle venait de comprendre que cet homme aimait en elle l'artiste et non la femme, la

nommée dont il voulait se parer et non l'âme qui s'était ouverte à lui.

Marinette avait perçu, au dedans d'elle-même, comme un long craquement et avait éprouvé l'intense sensation de quelque chose qui s'écroule. C'était sa dernière illusion qui venait de s'évanouir, sous la poussée de son amour-propre révolté et de sa délicatesse incomprise.

Voilà pourquoi à celui qui, pour lui dire : " Je t'aime ! " avait attendu qu'elle fût célèbre, elle répondait : — " Non. "

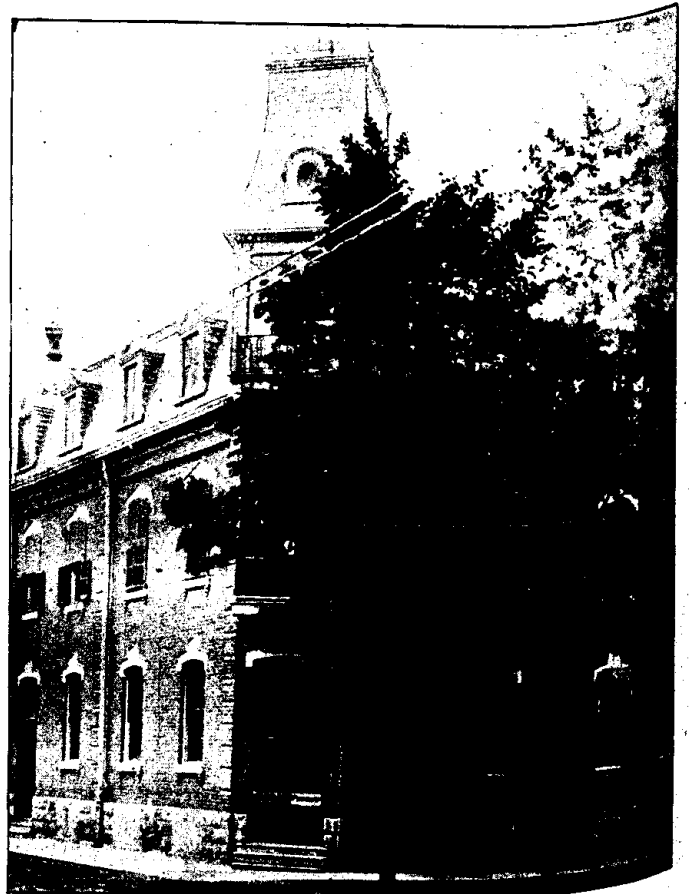
GAÉTANE DE MONTREUIL.

Il est plus facile de faire des lois que de gouverner. —TOLSTOI.

Déférez-vous des gens habiles ; ils oublient trop facilement d'être des gens honnêtes. —T. CRÉPON.



LA BANQUE NATIONALE



LA BANQUE DE SAINT HYACINTHE

SOUVENIR

A Laurette de Valmont

Un matin, je passais près d'une rose blanche :
Le soleil se levait dans un nuage d'or,
Comme, pâle, ferait, dans son suaire, un mort.
Une grive riait, non loin, sur une branche.
La nuit avait vécu, le jour prenait l'essor.

Et le soir je revins : la rose était flétrie,
L'oiseau ne chantait plus, l'astre ne brillait pas.
Triste comme un tombeau, j'allai — perdant mes pas...
Qu'était-il advenu ?... Qui donc, dans la prairie,
A passé ?...

" Pauvre fleur, ne renaitras-tu pas ?

ANTONIO PELLETIER.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Violette, Montréal.—Article bien fait. Accepté. Cordialement merci. Vous êtes chez vous chez nous. A bientôt.

Mlle Antonia, Montréal.—Reçu. Merci. Lisez l'art d'écrire, en vingt leçons, par Antoine Albalat.

Mlle A. B., Québec.—Ecrirai.

Mlle C. S. Ottawa.—Pas mal. Quelques fautes de prosodie. Ferons pour le mieux. Au revoir.

M. F. P., Fraserville.—Lu bonnes paroles à notre adresse, dans *Le Saint-Laurent*. Merci.

M. D. R., Hull.—Ecrivez-s-v-p. sur un seul côté du papier, en numérotant bien chaque feuillet.

M. A. D., Québec.—Ne faites pas du journalisme une profession. Puisque le côté pécuniaire vous occupe—c'est naturel—je vous dirai que les littérateurs ont les cheveux longs parce qu'ils ne peuvent payer le coiffeur ; jugez vous-même, après cela !...

Aux amis.—Je suis " un oiseau de passage " au MONDE ILLUSTRÉ, c'est pourquoi je vous prie de ne me tenir compte, ici, que des lettres ou articles signés de mon prénom ou de mon nom complet—et de rien autre chose. Je donne avec plaisir une part de mes vacances aux jeunes qui veulent travailler. Malheureusement, pour moi, les vacances achèvent, et je vous laisserai bientôt. J'aime à dire, cependant, que le Rédacteur actuel du MONDE ILLUSTRÉ encouragera avec justice et bonté les véritables talents. Qu'on ne craigne pas de se confier à lui : il comprend l'effort et l'aime ; de plus, c'est un bon guide.—A. P.

Mlle MARGUERITE ROULLAUD

(BÉRANGÈRE)

La mort est juste, dit-on, quoique cruelle. Elle frappe de droite et de gauche, sans considération de fortune, rang, beauté ou talent. Cette fois encore, elle s'est montrée implacable, annihilant un talent vrai, plongeant dans le désespoir un père et une mère, et mettant dans le cœur de nombreux amis un nuage noir qui prendra bien du temps à se dissiper.

Mlle Marguerite Roullaud était, au point de vue artistique, une âme d'élite, elle avait en elle ce quelque chose qui est le propre des grands artistes. Cependant, elle n'était qu'une enfant, et devant elle un avenir des plus brillants était à prévoir. Tous ceux

qui connurent son esprit vif et primesautier, tous ceux qui furent à même de l'écouter, dans la conversation intime, savent combien était vaste et généreux ce cœur de dix-sept ans. Car Bérangère, l'artiste choyée, adorée de tous ceux qui l'ont connue, n'avait que dix-sept ans, trois mois et quelques jours, lorsque la mort, vint l'enlever à l'affection de tous.

C'était une enfant, diront les uns ; non, c'était une femme, par l'énergie, le courage et l'initiative. Aussi bonne que belle, son cœur était ouvert à toutes les générosités, sa main à toutes les misères. Combien de fois je l'ai vue s'appitoyant sur le chagrin des autres,

créé tout un cercle d'admirateurs. Elle suivit le Théâtre National Français depuis sa fondation, et on peut dire, sans crainte d'exagérer, que Mlle Bérangère a contribué beaucoup au succès de cette scène théâtrale.

Au nom du tout Montréal artistique et littéraire, nous présentons à M. et Mme Roullaud nos plus vives sympathies.

JEAN D'ARDENNE.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

On représentera un drame à grand spectacle qui a fait fureur aux Etats-Unis, pendant la semaine du 19 courant, au Théâtre National Français. Cette pièce, *Le Monde*, version de M. Paul Cazeneuve, est l'une des plus mouvementées et les plus émouvantes du Théâtre américain, et elle ne peut manquer de produire ici la plus grande sensation.

A la mode du jeune marin américain Harry Allison, dit Jack River, le spectateur est conduit, grâce à l'illusion de décors superbes, en Angleterre, en Italie et à New-York. Il assiste à une terrible tempête en pleine mer, il voit les marins se battre entre eux, sur le pont d'un navire qui sombre, pour la possession des chaloupes ; des voyageurs qui ont pu sauter sur un radeau sont sauvés avec des difficultés inouïes, et on les transporte en Italie.

Parmi les autres tableaux dont les décors ont été peints expressément pour *Le Monde* par MM. Fortin et Ritchot, il faut citer le quai, en Angleterre ; le pont du navire, un jardin idéal et un asile d'aliénés en Italie et, enfin, le salon d'un hôtel de New-York.

Toutes les ressources de l'art théâtral ont été mises à contribution pour monter ce grand drame, effets de lumière électrique, costumes, trucs les plus nouveaux, etc.

Le rôle principal, celui du marin Jack River, sera joué par M. Cazeneuve, et les autres interprètes seront MM. Petitjean, Filion, Hamel, Palmiéri, Leurs, Godeau, Charest, Mlles Rhéa, Eugénie Vertheuil, Berthe, Gilberte et Léa.

Le Monde sera l'un des grands succès de la saison théâtrale.

CONSEILS PRATIQUES

Ne brossez jamais vos robes de soie, lectrices. Il est préférable de les essayer avec un linge de flanelle ; vous enlèverez ainsi parfaitement la poussière qui a pénétré dans les garnitures, et vos robes s'useront bien moins vite. Quant aux robes de velours, il faut les bien battre à l'envers avec un jonc, ensuite, les broser légèrement avec une brosse très fine.

L'odeur de la transpiration.—Pour combattre cette odeur, on se sert ordinairement de pommades et de parfums. Voici un procédé bien meilleur. On prend, chez un pharmacien, de l'esprit d'ammoniaque aromatisé, on met environ deux cuillerées à café dans une cuvette d'eau, puis on s'en lave la figure, les mains et les bras ; la peau devient ensuite aussi propre, douce et fraîche qu'on peut le désirer. Cette lotion ne peut avoir aucun désagrément et coûte très bon marché.



Photo M. Richard



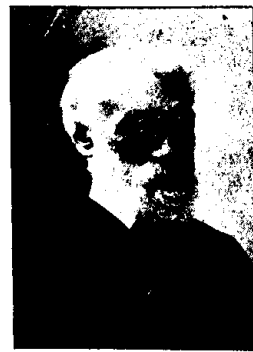
A. Beauregard



F.-X.-A. Boisseau



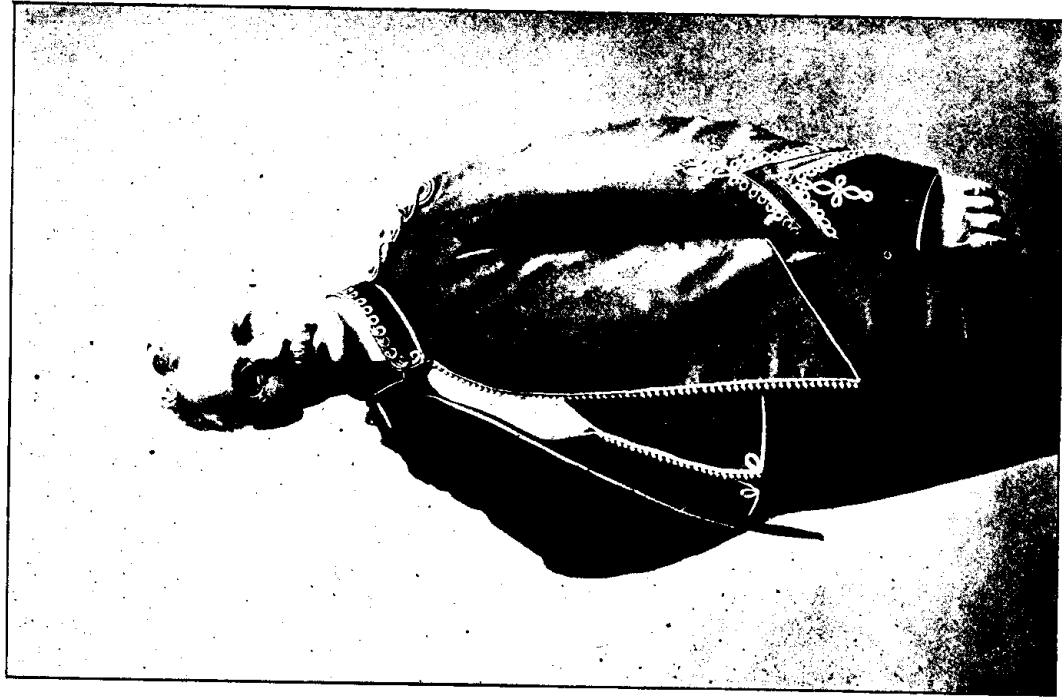
J.-A. Nault



Louis Côté



Casavan



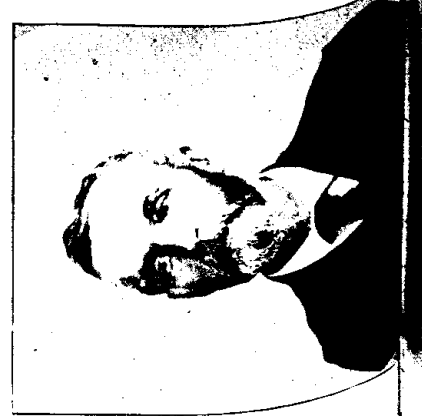
LIEUT. COLONEL A. DENIS



SA GRANDEUR Mgr DECELLES

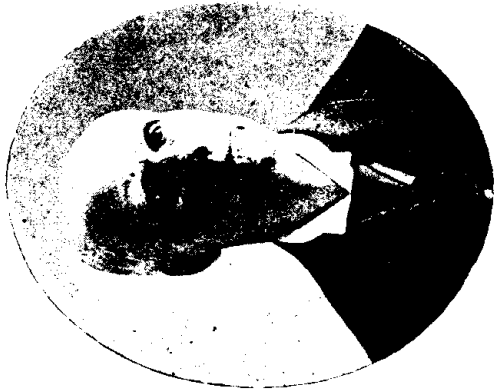


L'HONORABLE M. E. BERNIER



Gard
chem
—No
Haloub
nous la
—Ou
qu'à m
—Il
pa don
avaient
l'homme
—J'e
tout à
Une
lettre c
autopsi
Sylv
ouage
va pl
l'exam
—Je
mordu
morcea
an cen
siatric
—Al
En rou
Ils r
de leur
Tout
versati
—Si
comme
appoint
—Bi
industrie
en face
pinoer
ruptur
—Et
mouche
sera vi
—Q
—Tu
un jour
prenais
je ne m
clandre
mis à l
retrouv
ruptur
résiden
d'entre
premiè
planche
On a
tion.
L'un
—F
attend
L'or
Sylv
Leur
—Et
pansif

Echevin J.-N. Lemieux, pro-maire



-O. Guertin, trésorier



Echevin O. Perreault

Echevin J.-J. Chénette



M. E. H. Richer, maire



Echevin D. Dumaine

Echevin S.-T. Duchesne



R. Deschênes, greffier



Echevin H. Gemme

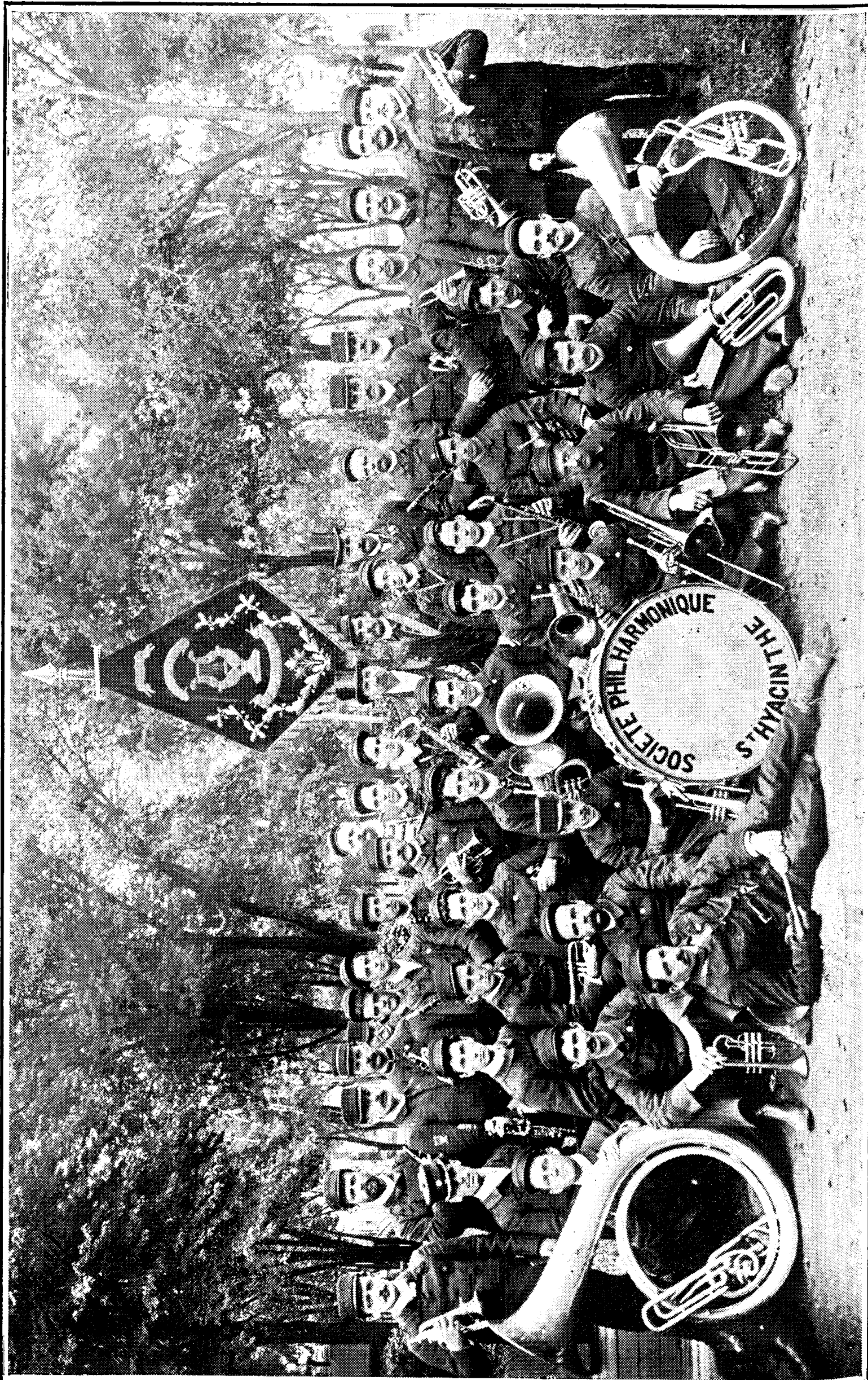


Echevin P. Authier



LES MEMBRES DU CONSEIL-DE-VILLE

A TRAVERS LE CANADA : SAINT-HYACINTHE



SAINTE-HYACINTHE ARTISTIQUE

étr
tio
tar
tra
cou
des

un
tro
s'e
cl
en
ou,



P.-A. Lefebvre, major général



L'abbé P.-E. Decelles
Chapelain de la Garde Salaberry



J.-R. Lussier, commandant

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

Tenter une longue définition de la vie serait peut-être encourir la censure de mon opinion, l'appréciation de ce prétendu don de l'être étant différente chez tant de mortels. Aussi, dans mon étrange fantaisie de traiter un peu ce sujet, je ne me permettrai qu'un court résumé de ce que j'observe, chaque jour, au sein des diverses classes de la société.

La vie, soupire l'orphelin, entre deux tombes, c'est



O. Daoust, 1er lieutenant

un affreux désert, où les appels à la tendresse ne trouvent plus d'échos !

La vie, murmure, dans un rêve, le riche bambin qui s'endort sous les caresses d'une mère, la vie, c'est un champ de bonheur, où folâtraient de doux caprices qui enivrent.

La vie, gazouilla la jeune fille, c'est un Eden, où, sous le couvert des sentiers fleuris, s'échangent

d'éternelles confidences, où le poète, en stances harmonieuses, chante nos grâces.

La vie, s'écrie le jeune homme avec enthousiasme, c'est un siècle d'amour, couronné d'un baiser de femme !

La vie, poursuit la mère, c'est l'orgueil d'être fille d'Eve, c'est l'effusion des sentiments qui dilatent le cœur, la joie de chérir le fruit de l'hymen, la cession de soi-même aux sacrifices qu'impose le devoir.

La vie, gémit le pauvre, c'est l'essence du malheur !

La vie, proclame le riche, avec emphase, c'est une source d'abondance et de grandeurs, c'est une retraite assurée contre les importunes clameurs du pavé.

La vie, rumine le politicien parvenu, c'est un marché, où l'on se procure, à grand prix, les travestissements propres aux volte-faces, c'est un miroir qui reflète à la fois, et la blancheur de sa conscience et les vices d'autrui, c'est un piédestal d'où monte l'encens de la foule béate, jusqu'à ce que la corruption des manœuvres gouvernementales en ait sapé la base.

La vie, exhale le bohème, qui n'a fait qu'effleurer de ses lèvres la coupe des délices, auquel l'implacable destinée a brisé les ailes, qu'elle a condamné au supplice de Tantale et laissé en proie à la douleur des coups que lui porte l'égoïste qui le fuit, la vie, c'est un poison qui tue lentement.

La vie enfin, entonne la haute et digne phalange des ministres du culte divin, la vie, c'est un bienfait du Créateur !

WILFRID LOCAT.



J.-M. Palardy, sergent fourrier

retraite et se retire. Elle voudrait des triomphes faciles, mais elle doit savoir, pourtant, que l'on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte.

ANTOINE PAINCHAUD.

Pour être fort et vrai, il faut avoir à peu près en égal mépris la louange et les injures.—G. TOURNADE.

Quitter sa patrie, quelque grief qu'on ait contre elle, c'est la fraude de l'avance de capital qu'elle a faite pour nous.—ERNEST RENAN.




M. Berthiaume, sous-lieutenant



J.-B. Renaud, lieutenant porte-drapeau



J.-A.-C. Brodeur, sergent instructeur




Saint-
Hyacinthe

 Erigé en Village
 en 1849

 Erigé en Ville
 en 1850

 Erigé en Cité
 en 1857

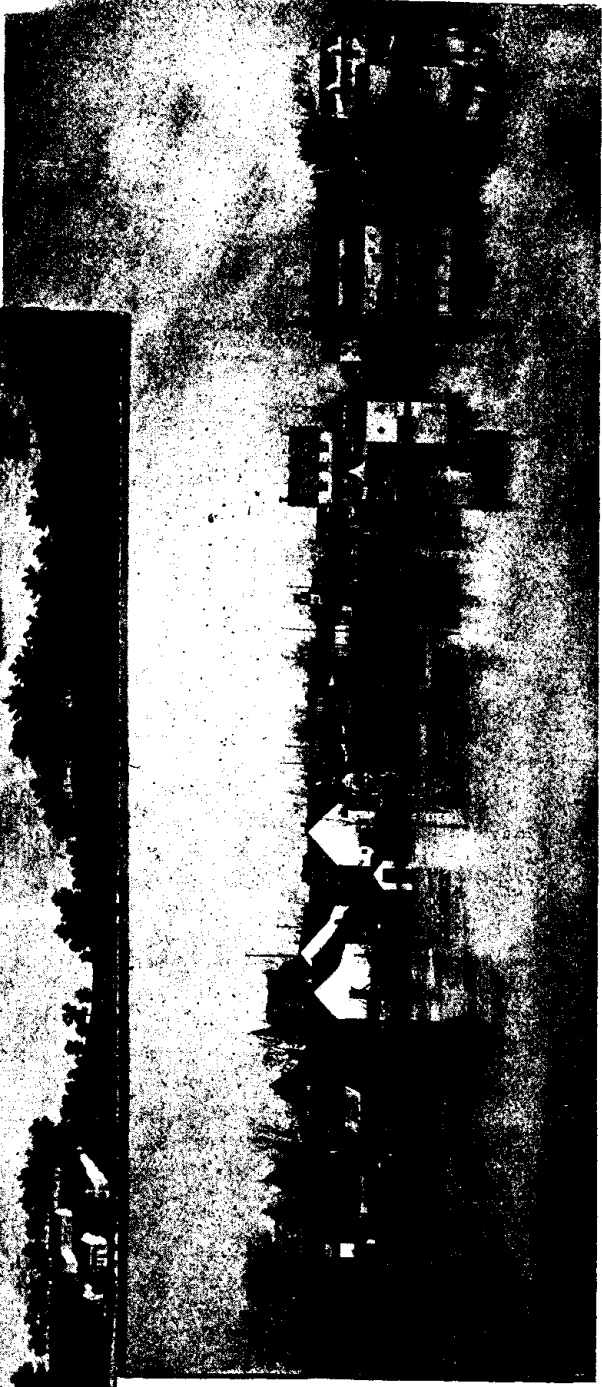
 Quartiers Nos
 1, 2, 3 et 4



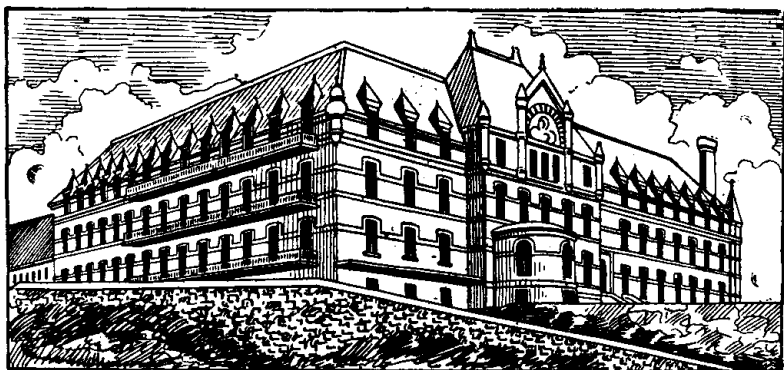


QUARTIER No 5

Partie Ouest, annexée à Saint-Hyacinthe en 1887, renfermant une étendue plus grande que l'ancienne ville, sur les rives de l'Yamaska.



A TRAVERS LE CANADA : SAINT-HYACINTHE A VOL D'OISEAU



HOTEL-DIEU DU PRÉCIEUX-SANG.

Québec, 24 Septembre 1900.

MESSIEURS,

Quelques-unes de nos jeunes sœurs souffrant d'**anémie**, d'autres de **débilité générale** ont fait usage de votre **VIN DES CARMES**, et je suis heureuse de pouvoir vous dire que chacune d'elles, après en avoir pris **une seule bouteille**, éprouve déjà une **amélioration extraordinaire** dans son état.

Avec une profonde et religieuse estime, j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble servante,

Sr. STE-BARBE, Supérieure.

Le Louvre

295 rue St-Laurent

COIN DEMONTIGNY.

Ouverture des Classes

Nous avons en magasin un assortiment des plus complets de marchandises pour Collèges et Couvents; tels que:—

Bas, Gants, Collets

Spécial.—Une ligne de **Bas** en Cachemire par côtes à 19c. valeur 30c.
Bas pour garçons, genoux doubles, toutes les grandeurs de 15c. à 50c.
Bas en Cachemire unis noirs et de couleurs, dans tous les prix.
Gants en Coton, Fil, Soie et Cachemire dans une grande variété de prix et de couleurs.
Collets et Poignets en Toile, unis ou avec frilles, depuis 10c., 15c., 20c., 25c.

Couvrepieds, Couvertes, Coton a Draps

Un très joli choix de **Couvrepieds** unis ou avec frange:)

Couvrepieds Honeycomb, valeur spéciale à 75c.
 Autres valeurs en **Couvrepieds** Frappés et Honeycomb, \$1.00 à \$3.50.
Couverttes en Laine blanche et grise depuis \$1.75 à \$9.00.
Couverttes en Flanellette, 75c., 90c., \$1.00, etc.
Coton à Draps 7-4, 8-4, 9-4, 10-4, depuis 15c. la verge en montant.

Cachemire Noir pour Robes.

Notre assortiment de Cachemire noir pour costumes de couvents est des plus complets.

Cachemire noir tout laine, pour 50c. valeur spéciale.
 Autres **Cachemires** noirs et de couleurs, depuis 25c. à \$1.25.

Costumes. Jupes.

Les costumes-tailleurs et les jupes pour l'automne viennent d'arriver, nous en avons un plus grand choix encore que par le passé à des prix exceptionnels bas.

Costumes pour Dames ou Jeunes Filles, gris fer, bleu et noir. Ce costume est fait dans les derniers goûts, seulement \$6.50.
 Autres **Costumes** de meilleure qualité, depuis \$7.50 à \$25.00.
Jupes en Tweed gris fer et noir, connus sous le nom de Rainy Day Skirts, à \$1.75 et \$3.95.

Draps a Costumes. Etoffes a Robes.

Nos draps à costumes et étoffes à robes pour l'automne commencent à arriver. Notre assortiment est très varié et nous nous ferons toujours un plaisir de les faire voir aux clients.

Draps à Costumes dans toutes les couleurs à 39c., 50c., 75c., \$1.00, \$1.25.
Etoffes à Robes, depuis 25c., 39c., 50c., en montant.

Les ordres par la malle sont exécutés avec soin.

N. Tousignant

295 rue St-Laurent.

LES TROIS JOURS CRITIQUES DANS LA VIE D'UNE FEMME

Le jour où la jeune fille devient femme, le jour où la femme devient mère, le jour où le retour de l'âge commence sont les trois jours critiques dans la vie d'une femme, et à chacun de ces trois jours, les dérangements fonctionnels qui s'opèrent, affectent beaucoup la femme dans sa santé et dans sa constitution.

Les troubles peuvent être plus ou moins légers ou sérieux, mais ils existent toujours et il est inutile d'insister, les femmes doivent prendre à ces différents époques le plus grand soin possible de leur santé, pour se garantir contre les dangers plus grands qui pourraient suivre.

Il y a une médecine qui a toujours soulagé les femmes souffrantes leur a toujours aidé à passer ces jours dangereux et a guéri des milliers de femmes souffrantes: les Pilules Rouges ne sont pas un remède qui guérit tous les maux, elles sont préparées spécialement pour le soulagement des troubles féminins et donner la force à ces organes délicats, dont le bon fonctionnement est si essentiel pour la santé et le bien-être de toutes femmes.

Les Pilules Rouges régularisent les périodes, donnent la force aux jeunes filles et aident à leur développement.

Les Pilules Rouges guérissent les vomissements, apaisent les nerfs, procurent pour la nuit un sommeil tranquille, purifient et enrichissent le sang et donnent cette santé robuste et cette vigueur aux femmes dans un état intéressant, qui sont le gage d'une maladie heureuse et d'une recouvrance parfaite.

Femmes qui passez cette époque de votre vie, appelée l'AGE CRITIQUE, qui souffrez d'engourdissements, de palpitations de cœur, de maux de digestion, de douleurs dans les côtes et dans les reins, qui avez pris beaucoup de médecines sans avoir eu de soulagement et qui avez essayé plusieurs médecins sans résultats, prenez les Pilules Rouges, elles soulageront vos maux, vous guériront et vous donneront le moyen de vivre vieilles et heureuses, car elles sont un préservatif contre les maux et les maladies qui viennent aux femmes sur le retour de l'âge.

Témoignage de Mlle Eva Pelletier

Je veux bien recommander les Pilules Rouges à toutes les jeunes filles qui souffrent, car pour moi elles m'ont guérie de maladies graves dont je souffrais depuis deux ans. Je souffrais à peine travailler. Tous les mois je prenais le lit pendant trois jours, souffrant beaucoup, ayant des vomissements et ne pouvant dormir; la faiblesse qui m'affectait était extrême.

Les trois premières boîtes de Pilules Rouges que je pris me soulagèrent et huit boîtes me guérirent. Il y a beaucoup de choses que j'aimerais à dire aux jeunes filles pour le bien que m'ont fait les Pilules Rouges sous différents rapports, mais je ne puis pas en faire la publication dans les journaux. Je répondrais toutefois avec plaisir à toutes lettres qui me seront adressées et expliquerai personnellement aux jeunes filles et aux femmes qui le désirent, les maux et les maladies dont les Pilules Rouges m'ont guérie. Ma famille se joint à moi pour remercier les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine des bons conseils qu'ils m'ont donnés et des bons services qu'ils m'ont rendus. C'est à eux que je dois la vie et le bonheur et je suis bien reconnaissante.

Mlle EVA PELLETIER, Three Rivers, Mass.

Témoignage de Madame F.-J. Simon

Depuis l'âge de trente cinq ans je souffrais de faiblesse, de battements de cœur, de maux de tête; j'avais toujours les frains et les pieds froids, j'avais aussi des douleurs dans les reins, et, l'hiver, j'étais obligée de le passer au lit. Cette maladie m'était venue à la suite de la naissance d'un enfant, et avait été causée par le peu de soins que j'avais reçus.

Je m'étais fait soigner pendant quinze ans par un grand nombre de médecins qui m'avaient tous fait plus ou moins de bien et qui n'avaient pas pu me guérir. Je traînais une existence bien malheureuse et tous les jours j'affaiblissais. Je pris les Pilules Rouges parce que je les ai vues annoncées dans les journaux et que j'ai vu publier un grand nombre de témoignages de femmes que je connaissais.

J'ai pris les Pilules Rouges pendant plus d'un an et malgré que je souffrais depuis quinze ans, elles m'apportèrent du soulagement dès le premier mois, et au bout de quelque temps, tous mes maux étaient disparus. Aujourd'hui, à l'âge de quarante-sept ans, et après avoir été malade pendant aussi longtemps, je suis en parfaite santé, pouvant vaquer à mes occupations, chose que je n'avais pas faite depuis un grand nombre d'années, à cause de ma mauvaise santé.

Mme F.-J. SIMON, Huron, South Dakota.

Remarquez bien que les Pilules Rouges peuvent être prises pendant les chaleurs de l'été comme pendant tout autre saison, car contrairement à beaucoup d'autres médecines, elles ne troublent pas l'estomac ni les intestins.

Toutes les dames sans exceptions sont invitées à consulter les médecins spécialistes; ils peuvent être vus tous les jours à leur bureau de consultations gratuites, au No 274 rue St-Denis, excepté le dimanche.

Les Pilules Rouges coûtent 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.
 Adressez vos lettres comme suit:

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

POUR M...
 Europe, j'ai...
 Les per...
 Combai...
 —En 1...
 TIRAI...
 La pau...
 —La lo...
 Il faut s...
 —Sur 6...
 MAL...
 La plu...
 —Des...
 COU...
 Un sim...
 —L'égl...
 Un

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

ESSOUFFLEMENT

Les personnes chez qui le sang est affaibli ou impur souffrent beaucoup de l'essoufflement dont elles sont affectées au moindre effort musculaire, soit pour le travail, soit pour la marche. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient et fortifient le sang et guérissent de cette affection si pénible.

—L'air est un des plus mauvais conducteurs de la chaleur.

LE SEUL MOYEN

Combattre la toux avec le *Baume Rhumal* est le seul moyen de guérir rapidement les affections de la gorge et de la poitrine qui provoquent la toux.

—En 1890, l'Inde et le Ceylan ont produit 150 de livres de thé ; en 1900, 300 millions.

TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC

La pauvreté et l'impureté du sang amènent des désordres graves dans les organes de la digestion et dans les sucres gastriques, de là, tiraillements douloureux de l'estomac et perte d'appétit. Pour ramener l'estomac à son état normal, employez le traitement par les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—La loi autrichienne oblige patrons et ouvriers mineurs à constituer un fonds de pension.

C'EST LE MOYEN

Il faut soigner la grippe et la bronchite avec le *Baume Rhumal*. C'est le seul moyen de s'en débarrasser.

—Sur 600,000 milles de voies ferrées déjà construits, 240,000 appartiennent aux Etats-Unis.

MALADIES DES FEMMES

La plupart des maladies des femmes, pour ne pas dire toutes, ont pour cause l'anémie ou la chlorose, c'est-à-dire l'épuisement ou l'impureté du sang. Rendez au sang sa vigueur et sa pureté par l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, et vous supprimerez la cause du mal.

—Des arbres à thé de sept ans, donnent 700 kilogrammes de thé par hectare.

CONSEQUENCES FATALES

Un simple refroidissement peut avoir les plus tristes conséquences, si l'on n'a pas recours au *Baume Rhumal* pour combattre ses effets.

—L'église Notre-Dame-du-Port, à Clairmont, France, a été construite en l'an 1045.

CE SONT ENCORE LES

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Qui ont guéri

Delle BLANCHE LAPERLE

Encouragée par les nombreux témoignages de guérisons opérées par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* publiés dans les journaux, Delle Laperle employa ce merveilleux remède pendant deux mois et fut guérie de maladies particulières à son sexe ainsi que de l'Anémie et la Nervosité.

Nous recevons d'elle la lettre suivante qu'elle nous prie de bien vouloir publier pour que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul moyen de recouvrer la force et la santé.

La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSEIERS.—J'étais pâle, faible, nerveuse, j'avais des maux de tête continuels, des douleurs dans le dos les côtés et les reins; mes époques étaient douloureuses et irrégulières et j'étais rendue à un tel point qu'il m'était impossible de faire aucun ouvrage. En lisant les journaux, je vis les nombreuses guérisons opérées par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Je commençai à en prendre et après deux mois de traitement tous mes maux sont disparus comme par enchantement.

Je vous suis donc infiniment reconnaissante et je désire que ma guérison soit publiée sur tous les journaux, afin que les jeunes filles qui souffrent comme moi ne doutent plus de leur guérison.

BLANCHE LAPERLE, 22 rue Brébeuf.



DELLE BLANCHE LAPERLE.

riche et abondant, renforcent les muscles et les nerfs et régularisent les fonctions de l'Estomac du Foie et des Rognons.

Elles guérissent les Hommes, les Femmes et les Enfants.

Afin de vous convaincre de leur efficacité nous vous enverrons sur réception du coupon ci-joint accompagné d'un timbre de 2 cents une boîte-échantillon de ce merveilleux remède ainsi qu'un livre de recettes utiles.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes
.. DE ..
PILULES DE LONGUE VIE
(BONARD)
GRATIS.

DÉTACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)* à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No. 20

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

LA QUINZAINE MUSICALE, 50 année.
Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION
CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tel. Est 1379

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St. Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE HOUILLE D'ESSAI A \$2.00. GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr R.-H. KLINE, Ltd.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiées franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

LOTION PERSIENNE



DEPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN
188, RUE STE-CATHERINE

32300

Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG

Grandes Valeurs dans les Meubles

A NOTRE VENTE D'AOUT !

Examinez nos offres, comparez-les avec d'autres, et vous achèterez ici. Nous n'avons, jamais auparavant, donné d'aussi phénoménales valeurs dans les Meubles. Nous sommes à liquider certaines lignes, et nous avons réduit les prix sans relâche et sans réserve. C'est pourquoi notre Vente d'Août, de Meubles, est la plus active qui ne se soit jamais vue à Montréal.

COUCHETTES

Lot de 15 en orme, magnifique bois avec grains, valant \$6 à \$8
Prix de la vente du mois d'août, \$3 à \$4.00

Lot de 10, en chêne, magnifique bois, à dessins magnifiques, les lits dureront toute une vie, valant \$8 à \$15. Prix de la vente du mois d'août \$4 à \$8.00

Lot de couchettes en cuivre, morceaux de la tête et du pied magnifiquement dessinés, valant \$25
Prix de la vente d'août, \$15

Lot de couchettes en cuivre, moitié du haut en cuivre et moitié du bas en émaille français solide, valant \$20.00. Prix de la vente d'août, \$12.00

N. B.—Il n'en reste que quelques-unes du dernier lot. Elles se vendront rapidement à ces prix. Venez à bonne heure.

CHAISES

COMMODOES

Pour Etudiants

En véritable Leatherine, la meilleure imitation de cuir sur le marché, dure mieux que le cuir et a une surface plus ferme, ou ta-
pestry de \$4.00 à \$6 00

Sofas-boîtes avec couvercle à ressort en fil métallique tissé, support à ressort pour la tête et coussins à part très confortables, et fera bien dans un coin vide, \$10 à. \$15

Meubles réparés—Vieux matelas couverts, crin nettoyé et entièrement renouvelé. Nous allons les chercher et nous les retournons le même jour.

Trente ans de Succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

VER SOLITAIRE

PAR LES CAPSULES
L. KIRN
à l'extract d'éthérifié
de FOUGÈRE Mâle Pure
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
51, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépôt : Pharmacie C. Beaupré, 319F Rachel

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites. 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciemment et avec confiance.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

DR. A. BRAULT,

Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis
Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est, 1738 Bureau privé, Tél. Main 2017
GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 520

SEMAINE DU LE MONDE
19 AOUT
Paul Cazeau dans Jack

MATINÉE TOUS LES JOURS
Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : MARIE-JEANNE

RIPANS

Plus de maux de tête

Mlle Ida B. Fiske, du No 3, rue Thornton, Biddeford, Me., écrit : " Pendant des années, j'ai souffert de maux de tête et pendant deux ans, j'ai souffert de douleurs intenses dans mon épaule et autour du cœur, après avoir mangé. Quelquefois la douleur me prenait immédiatement après mon repas, quelquefois deux ou trois heures après. Le docteur disait que c'était de l'indigestion. Je sentais d'abord " remonter " mes aliments et le gaz était quelque chose de terrible ; puis, je sentais dans mon côté et dans mon épaule cette effroyable douleur. Je me rappelle qu'une nuit je ne pus me coucher, à cause de la pression et de la douleur causées par le gaz. Je ne connaissais pas alors les RIPANS TABULES, mais un ami m'en donna deux boîtes. Elles m'ont certainement rendu du service et j'en ai pris depuis quand j'en ai senti le besoin. Je n'ai plus de ces maux de tête et je sais que les Ripans Tabules m'ont guéri.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne font pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule boîte. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenus dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New York.

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candé

Dépuratif, Tonique, Détergent, dissipe Hâles, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDÉ, Paris

JOURNAL DE LA JEUNESSE, hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

Gardes et prisonniers quittèrent le cabinet et prirent le chemin de la Morgue.

— Nous voilà des bons, ma vieille branche ! murmura Galoubet chemin faisant à l'oreille de Cornu. On va nous lâcher.

— Oui... si le juge tient la promesse qu'il n'a faite qu'à moitié... a dit peut-être...

— Il la tiendra... ces gens-là c'est sérieux... quand ça donne sa parole, c'est comme si tous les notaires y avaient passé. Seulement es-tu sûr que c'est bien l'homme de Poissy ?

— J'en suis sûr, mais je le serai encore davantage tout à l'heure...

Une fois à la Morgue le greffier, sur le vu de la lettre de M. de Gibray, introduisit dans la salle des autopsies Galoubet et Sylvain Cornu.

Sylvain tourna autour du cadavre, étudia le tatouage qui, prétendait-il, était son ouvrage, (mais on a vu plus d'un tatouage ressembler à un autre) ; puis il examina le côté gauche du visage et s'écria :

— Je ne m'étais pas trompé... Un prisonnier l'a mordu dans une querelle à Poissy, et lui a arraché un morceau du bas de l'oreille avec ses dents... Il manque un centimètre de chair et voilà le bourrelet de la cicatrice... c'est bien lui...

— Alors, dit Galoubet, rien ne nous retient plus... En route !

Ils retournèrent au Palais de Justice sous l'escorte de leurs deux gardes.

Tout en suivant les quais, Galoubet renoua la conversation à voix basse avec son compère.

— Si nous nous faisons admettre dans la police comme donneurs de renseignements, aurions-nous des appointements ! lui demanda-t-il.

— Bien sûr que oui... Lorsqu'on renonce à son industrie on ne vit pas de l'air du temps !... On touche un fixe et on encaisse des gratifications quand on fait pincer des voleurs ou des évadés, ou des libérés en rupture de ban...

— Eh bien, qu'on me reçoive dans le régiment des mouchards et je connais un particulier dont l'affaire sera vite faite si je le rencontre...

— Quel particulier ?...

— Tu sais bien ce faux curé que nous avons abordé un jour à Joinville-le-Pont... qui m'a dit que je le prenais pour un autre et m'a refusé cent sous... Non, je ne me trompais pas... Je n'ai point osé faire d'esclandre, parce que c'est peut-être moi qu'on aurait mis à l'ombre... J'ai si peu de veine ? Mais que je le retrouve ! Il est en surveillance, et naturellement en rupture de ban, puisque on n'assigne pas Paris comme résidence aux libérés... Ça m'irait beaucoup à moi d'entrer dans la police... Nous ne sommes plus de première jeunesse, et ça nous mettrait du pain sur la planche pour le reste de nos jours...

On arrivait à la porte du cabinet du juge d'instruction.

L'un des gardes entra et prévint M. de Gibray.

— Faites entrer les deux hommes, dit celui-ci, et attendez dans le couloir.

L'ordre fut exécuté.

Sylvain Cornu et Galoubet franchirent le seuil. Leurs visages rayonnaient.

— Eh bien ? demanda le magistrat.

— Eh bien, mon juge, répondit Galoubet plus expansif que son compagnon et qui éprouvait le besoin

de corser son rôle, fort effacé dans tout cela, c'est réglé !... Le bonhomme est définitivement reconnu...

— Sans erreur possible ?

— Oh ! sans erreur... répliqua Sylvain. C'est bien l'individu que je croyais... Il était détenu à Poissy en même temps que moi en 1849. C'est moi qui lui ai tatoué sur le bras les deux sabres en croix, la couronne de laurier et le chiffre de l'année où nous faisons connaissance... Ça lui donnait un chic militaire... Il avait récolté huit ans de réclusion avec un autre, compromis dans une tentative d'assassinat...

Son nom ?

— Gustave Perrier... C'était un malin... Je n'aurais jamais cru qu'il se serait laissé refroidir comme ça... Enfin, il a rencontré plus malin que lui...

— Comment s'appelait ce complice dont vous venez de parler ?... l'homme condamné pour la même affaire ?

— Michel Brémont...

Qu'était ce Michel Brémont ? Un vulgaire malfaiteur ?

— Oh ! que non pas ! un gars bien éduqué, très instruit, qui parlait plusieurs langues comme Gustave Perrier... Il n'avait été condamné, lui, qu'à cinq ans... Tous deux faisaient partie d'une bande...

M. de Gibray dressa l'oreille,

— Une bande ? répéta-t-il. Est-ce bien certain ?

— Oh ! certain, mon juge.

— Comment le saviez-vous ?...

Un jour je les ai entendus causer de ça... et bien mieux, j'ai trouvé un jour un papier appartenant à Michel Brémont et sur lequel étaient écrites les noms de la bande...

— Étaient-ils nombreux ?

— Cinq... pas davantage.

— Vous souvenez-vous de ces noms ?

— Parfaitement, quoique je n'aie pas gardé le papier qui pouvait me compromettre...

— Dites-les-moi...

— Voici : Gustave Perrier, Michel Brémont, Verdier, surnommé *monsieur l'abbé*, à cause qu'il se travestissait souvent en prêtre ; Chauvin, et un autre qui venait d'être condamné à mort par contumace...

— Pierre Lartigues, sans doute ?... fit M. de Gibray.

C'est ça même, Pierre Lartigues, dit le *Frisé* à cause de sa chevelure qui frisait comme la laine d'un mouton.

XXI

Le juge d'instruction demanda :

— Quels sont ceux des cinq individus que vous connaissez, et que par conséquent vous pourriez reconnaître ?

— Je ne connais que Michel Brémont et Gustave Perrier, l'homme assassiné... répondit Sylvain Cornu.

— Moi je connais *monsieur l'abbé*... fit vivement Galoubet. Il y a trois ans je l'ai rencontré à Joinville-le-Pont et je parierais bien qu'il ne doit pas être loin de Paris.

— Vous ne connaissez pas Pierre Lartigues ?

— Non... répondirent à la fois les deux voleurs.

— D'où vous vient la certitude absolue que l'homme de la Morgue est Gustave Perrier ? reprit le juge.

— D'abord c'est sa figure... Ensuite il n'y a pas à se

tromper au tatouage, et enfin il lui manque un petit morceau de l'oreille gauche... Vous pouvez d'ailleurs, mon juge, vous convaincre de l'identité en demandant le signalement de Gustave Perrier à la centrale de Poissy.

— C'est bien...

— Monsieur le juge d'instruction est-il content de nous ? demanda Galoubet avec un sourire qu'il s'efforça de rendre insinuant.

— Sans doute...

— Alors monsieur le juge d'instruction nous procurera l'avantage de se rappeler la promesse qu'il a bien voulu prendre la peine de nous faire ?...

— Je vais y réfléchir...

Sylvain et Galoubet firent la grimace et échangèrent un regard de désappointement profond.

Paul de Gibray sonna pour demander les gardes de Paris.

— Reconduisez ces hommes au Dépôt, leur dit-il.

Les gardes sortirent avec les voleurs effroyablement vexés.

A peine la porte s'était-elle refermée derrière eux, qu'une porte latérale donnant dans une pièce contiguë s'ouvrit, et le chef de la sûreté parut en compagnie d'Aimée Joubert.

— Vous voyez bien que je m'étais pas trompée, monsieur... dit la policière. Vous voyez que la bande existe... L'homme de la Morgue, ce Gustave Perrier, en faisait partie... Il a été certainement assassiné par l'un des membres de cette bande, par Pierre Lartigues peut-être... ou par le misérable qui prend le vêtement ecclésiastique pour mieux cacher son identité... L'association ténébreuse vit et agit en plein Paris... Sans doute elle prépare de nouveaux crimes.

Il faut ne lui laisser ni paix ni trêve... Il faut saisir et démasquer ses membres !...

— Certes, il le faut ! répondit Paul de Gibray. Il me semble pressentir comme vous qu'un crime effrayant se prépare... Donc, redoublons de surveillance... Malheureusement, ce que nous venons d'apprendre ne nous donne aucune piste à suivre...

— M. de Gibray, dit Aimée Joubert, me permettez-vous d'exprimer une opinion ?

— Je vous le permets et je vous en prie...

— Et bien, non seulement il faut tenir aux deux gredins qui sortent d'ici la promesse conditionnelle que vous leur avez faite, et signer leur élargissement, mais encore il faut les attacher à titre d'auxiliaires de la police.

— Vous seront-ils de quelque utilité ?

— Ils me seront plus qu'utiles... ils me seront indispensables...

— Et comment ?

— L'un d'eux connaît Verdier, le faux abbé... l'autre connaît Michel Brémont... Vous voyez que ces noms sont gravés dans ma mémoire et je ne les oublierai pas... Verdier a été rencontré il y a trois ans... Rien ne prouve qu'il ne soit point en ce moment à Paris avec Michel Brémont... Ces hommes peuvent nous les désigner... Le comte Yvan et moi nous reconnaitrions Pierre Lartigues... Trois sur quatre étant connus, ce serait à douter de la justice divine si nous ne parvenions pas à mettre la main sur un des trois... Par celui-là, nous tiendrons les autres.

— Vous voyez, monsieur, que Sylvain Cornu et Galoubet seront pour nous de précieux alliés.

— Ah ! je sais bien qu'il doit vous répugner d'employer de tels gens pour servir la justice, mais les précédents sont nombreux et la nécessité commande...

Paul de Gibray se tourna vers le chef de la sûreté.

— Vous avez nécessairement voix au conseil... lui dit-il... Quel est votre avis ?

— Mon avis est, monsieur, que l'intérêt même de société nous impose la loi d'employer tous les moyens pour arriver au but que nous voulons atteindre... Signez donc une ordonnance de mise en liberté pour ces deux hommes, que je ferai surveiller de très près et qui nous serviront, qui mettront même à nous servir beaucoup de zèle, car ils y trouveront leur avantage.

Paul de Gibray prit une feuille de papier à en-tête imprimé, écrivit trois lignes et signa.

— Voici... dit-il en tendant la feuille au chef de la sûreté. Le reste vous regarde. Faites venir ces drôles

et traitez avec eux... J'attends avec impatience que nous soyons sur une piste, car certains journaux commentent d'une façon désobligeante notre inertie, qu'ils appellent de l'impuissance.

—Je ferai pour le mieux... répondit le chef de la sûreté en prenant l'ordre de mise en liberté.

Il se rendit ensuite à la Préfecture où Mme Rosier l'accompagna.

Une demi-heure plus tard, Galoubet et Sylvain Cornu étaient amenés par les gardes de Paris dans le cabinet du chef.

Tous deux éprouvaient une assez vive inquiétude et cherchaient vainement à deviner la cause de ce déplacement anormal.

En franchissant le seuil ils remarquèrent la présence de Mme Rosier, mais elle avait repris son apparence habituelle, et ni l'un ni l'autre ne reconnut en elle la marchande de vieux habits qu'ils avaient rencontrée la veille au soir dans l'assommoir du père Grincheux.

Les premières paroles du chef de la sûreté furent celles-ci :

—Sylvain Cornu, Galoubet, vous êtes libres...

Les deux gredins respirèrent à pleins poumons.

Le poids qui chargeait leurs épaules disparut comme par enchantement ; leurs visages s'épanouirent, et ils allaient se répandre en protestations de gratitude quand le chef poursuivit :

—Libres, mais à une condition que vous devinez sans doute...

—Si nous la devinons ? s'écria Galoubet. Ah ! je crois bien ! La condition, c'est que nous nous enrôlerons dans la musique, et qu'au lieu de rester gibier nous deviendrons chasseurs. Ça sera d'autant mieux vu que c'est notre rêve, à Sylvain et à moi ! Nous avons tous les deux dans notre folle idée de devenir honnêtes. Soyez paisibles, monsieur, vous serez content... Nous ouvrirons l'œil... Nos ci-devant collègues de toutes les catégories n'auront point de bon temps avec nous qui les connaissons et qui les pousserons dans la nasse... Guerre aux récidivistes, aux libérés en rupture de ban, aux voleurs à la tire et aux pick-pockets !

Aimée Joubert ne put s'empêcher de sourire, en songeant à son porte-monnaie et en voyant une conversion si prompte.

—Servez-vous consciencieusement, dit le chef de la sûreté, et vous vous en trouverez bien... Je vais régler votre position. Asseyez-vous.

Stupéfaits de tant de politesse, Cornu et Galoubet perdaient un peu la tête.

Dans leur trouble joyeux, ils furent au moment de s'asseoir tous les deux sur la même chaise.

Leur entretien avec le chef de la sûreté fut long.

Au bout d'une heure seulement ils quittaient le cabinet, légers, dispos, satisfaits, trouvant que la vie était belle, voyant l'avenir en rose, et caressant dans leur poche les cents francs que chacun d'eux venait de toucher en avance sur son traitement.

Ainsi qu'ils l'avaient dit en leur langage imagé, ils éprouvaient une joie délirante à cesser d'être gibier pour devenir chasseurs.

Des ordres immédiats, des instructions nouvelles furent donnés à la brigade de sûreté.

Paris allait être momentanément surveillé d'une façon exceptionnelle.

Une prime considérable était promise à celui des agents ou des auxiliaires qui amènerait l'arrestation de l'assassin du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil, ou de ses complices.

XXII

Arrivé à Paris dans la soirée, brisé de fatigue, Maurice se coucha et s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain il était debout au point du jour, attendant avec une impatience fiévreuse le moment où les employés de la poste font dans Paris leur première distribution.

A neuf heures, n'y tenant plus, il ouvrit sa porte, s'appuya sur la rampe et cria dans la cage de l'escalier :

—Madame Benoît !

Une voix chevrotante répondit du rez-de-chaussée : —Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur Maurice ?

—Le facteur a-t-il passé ?

—Oui, monsieur Maurice...

—Il n'avait rien pour moi ?

—Rien du tout... s'il y avait eu des lettres, on vous les aurait montées *illico*, monsieur Maurice...

Le jeune homme attendit jusqu'à onze heures.

A la seconde distribution, comme à la première, son espoir fut déçu.

Maurice était tout habillé. Il ne lui restait plus qu'à mettre son pardessus, ses gants et son chapeau.

Il sortit de chez lui et, alla tout droit rue Suresnes où le capitaine Van Broecke et l'abbé Méryss devaient attendre son retour non sans une très vive impatience.

Lartigues et Verdier étaient en effet réunis.

Ils parlaient des résultats probables de l'excursion de Maurice quand ils entendirent sonner à la porte de la rue.

Un instant après le jeune homme, conduit par le muet Dominique, fit son entrée.

Les deux associés poussèrent une exclamation joyeuse.

Verdier, ce jour-là, ne portait point l'habit ecclésiastique.

Il avait l'air d'un bourgeois très honnête.

—Eh bien ! cher ami, s'écria-t-il, avez-vous fait bon voyage ?

—Maurice serra cordialement les mains que lui tendaient ses complices et répondit :

—Ma foi, je n'ai pas à me plaindre, car j'ai levé deux lièvres à la fois...

—Deux lièvres ?...

—Parfaitement !

—Les avez-vous tués tous les deux ? fit Verdier en riant.

—J'ai tué l'un et blessé grièvement l'autre.

—Ce qui signifie ? demanda Lartigues très intrigué.

—Ce qui signifie qu'en allant chercher Simone, j'ai trouvé la famille Bressolles que je ne cherchais pas, du moins à Vic-sur-Braisnes.

—Vraiment ?

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...

Maurice raconta, sans omettre le moindre détail, ce qui s'était passé, à Pusy, chez la veuve Charvet.

—Mais alors tout marche à merveille ! fit Verdier en se frottant les mains. En questionnant avec habileté les domestiques de M. Bressolles, de manière à n'éveiller aucun soupçon dans leur esprit, il y a cent contre un que vous arriverez à savoir l'adresse de Simone... Nous allons manœuvrer immédiatement du côté des Bressolles.

—Oui, répondit le jeune homme, mais il me semble que, pour manœuvrer avec quelque chance de succès, il faut connaître le fort et le faible de l'ennemi que l'on se propose d'attaquer... Il importe de savoir ce que sont ces Bressolles, quels sont leurs goûts, leurs habitudes, leurs passions, leurs vices... Vivent-ils en gens d'intérieur ou se lancent-ils dans le monde ?...

—Nous pourrions le savoir... dit Lartigues.

Aussitôt qu'on eut décidé qu'on n'agirait point avant d'avoir des renseignements sûrs, Maurice prit congé de Pierre Lartigues et de Verdier, et, comme il était près de midi, le jeune homme résolut d'aller demander à déjeuner à sa bonne amie Mme Rosier.

Elle serait si heureuse de le voir et de l'embrasser !

En conséquence il gagna la rue de la Victoire.

A sa grande surprise Mme Rosier était absente.

Il questionna Madeleine.

La vieille servante, quoique très discrète, ne fit point de difficultés pour lui apprendre que Madame sortait tous les jours, restait longtemps dehors, rentrait tard, et semblait gravement préoccupée.

Naturellement Maurice attribua ces sorties et cette préoccupation à des soucis d'affaires.

Il recommanda de dire à Mme Rosier qu'il était venu et qu'il reviendrait, puis il gagna les boulevards et entra dans un restaurant pour déjeuner.

Le petit baron Pascal de Landilly était attablé près d'une fenêtre de ce restaurant avec un gommeux de

ses amis, et semblait plus pâle encore, plus maigre, plus éreinté que de coutume.

—Vous voilà, mon excellent bon... fit-il de sa voix défaillante en tendant la main à Maurice. Ça va bien, mon excellent bon ?... Moi également... merci... Je suis en granit... C'est épatant de vous rencontrer ici ?... Que devenez-vous ?... On ne vous voit nulle part !

XXII

A l'hôtel Bressolles tous les changements qui rendaient si malheureux le pauvre Ludovic, en troublant l'habituelle tranquillité de son existence, étaient terminés.

L'ex-architecte et sa fille n'avaient lancé qu'un petit nombre de lettres d'invitation, mais Valentine s'en était montrée prodigue.

La première soirée dansante devait avoir lieu le lendemain.

A la pensée de cette réception, Marie sentait son cœur battre joyeusement.

Elle y verrait certainement Albert de Gibray, qu'elle rencontrait chaque jour chez Gabriel Servet, dans l'atelier de la rue Vavin ; Albert qu'elle aimait presque à son insu du plus innocent, du plus chaste de tous les amours.

Le jour qui précédait cette fête, Paul de Gibray, le juge d'instruction, était rentré chez lui vers cinq heures, fatigué ou plutôt écrasé par le travail énorme résultant pour lui du double crime du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil.

Il s'était retiré dans son cabinet et, prenant sa tête lourde entre ses mains fiévreuses, il cherchait, sans la trouver, la solution du noir problème.

L'arrivée de son fils le tira de son isolement et interrompit son travail acharné mais infécond.

—Père, lui dit le jeune homme en serrant avec une expression de tendresse infinie les deux mains que le magistrat lui tendait, je parie que tu es encore plongé jusqu'au cou dans cette abominable affaire qui trouble le sommeil de tes nuits et fait blanchir tes cheveux...

—Ton pari est gagné, cher enfant, répondit le juge.

—Ne peux-tu donc laisser tes préoccupations au Palais, dans ton cabinet ?...

—Impossible...

—Pourquoi ?

—Parce que mes préoccupations me suivent partout et que j'essaie vainement de les éloigner... Aussi longtemps que le mot de l'énigme à résoudre reste inconnu pour moi, elles ne me quittent point, s'asseyant à ma table et partageant ma couche.

—Ce qui veut dire que le mot de l'énigme n'est point trouvé ?

—Hélas !

—Tu n'as rien de nouveau ?

—Rien...

—Quoi, ni le moindre indice, ni la plus légère trace ?

—Les indices ne nous manquent point... nous tenons une piste et cependant nous restons stationnaires ! L'affaire n'avance pas !...

—Alors, tu es découragé ?

—Découragé ? Nullement... Enervé, voilà tout... Ah ! nous avons affaire à de bien adroits coquins ; mais malgré leur habileté ils se livreront quelque jour, ainsi que l'un d'eux a failli le faire dernièrement à l'inauguration du bal de l'Opéra...

—S'ils doivent se livrer eux-mêmes, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... dit Paul en souriant. Cesse donc de te creuser le cerveau, de rider ton front, de pâlir ton teint... Sois magistrat au Palais tant qu'il te plaira, mais redeviens ici simple particulier, homme du monde comme tout le monde, et causons...

—Je ne demande pas mieux... Causons. A propos, j'ai une question à t'adresser...

—Laquelle ?

Paul de Gibray prit une enveloppe carrée sur son bureau.

Il en tira deux carrés de papier rose glacé et il demanda :

—Tu connais la famille Bressolles ?

—Oui, père... répondit le jeune homme dont l'incarnat le plus vif colora subitement les joues.

—M. Ludovic Bressolles, paraît-il, donne demain une soirée en son hôtel de la rue de Verneuil, et j'ai reçu deux invitations : l'une pour toi, l'autre pour moi.

—Père, je savais que tu devais être invité.

—Comment le savais-tu ? Est-ce que tu connais particulièrement M. Bressolles...

—Je le vois presque tous les jours depuis quelque temps... C'est un ancien architecte, très riche, un homme excellent et charmant... Il a une fille adorable...

Albert s'arrête brusquement.

Il venait de voir les yeux de son père fixés sur lui, et l'expression du regard paternel trahissait la surprise.

—Eh bien ! demanda le juge d'instruction, pourquoi t'interromps-tu ?

—Père, j'ai fini...

—Où as-tu connu ce M. Bressolles qui a une fille adorable ?

M. de Gibray appuya sur ces derniers mots.

—Je l'ai connu chez Gabriel Servet, notre ami et mon maître... répondit Albert. Mlle Marie Bressolles, conduite par son père, vient poser chaque matin pour son portrait en pied de grandeur naturelle.

XIX

—Ainsi, reprit M. de Gibray, après une ou deux secondes de silence, cette jeune fille s'appelle Mlle Marie ?

—Oui, père, un joli nom, n'est-ce pas ?

—Et elle est jolie comme son nom, sans doute ?

—Cent fois plus... Une tête angélique, un profil raphaëlesque !... Avec cela bonne et douce, simple, gracieuse, bienveillante...

—Enfin, toutes les qualités, tous les mérites, toutes les vertus ! fit le juge d'instruction non sans quelque ironie. Ainsi voilà monsieur mon fils amoureux à dix-neuf ans !

—Père... murmura le jeune homme d'un ton câlin.

—Amoureux ! répéta M. de Gibray, amoureux à ton âge, c'est de la folie pure !

—Pourquoi cela ?... répliqua vivement Albert.

—Tu es un enfant !

—Mon père, je suis un homme déjà, quoique je n'aie que dix-neuf ans... Dans quelques mois je passerai ma thèse, et je te promets d'obtenir l'unanimité des boules blanches !... dans un an je serai docteur en droit, avocat, et j'aurai des clients car, grâce à toi, le nom que je porte est connu et honoré au Palais, et je saurai par ma conduite, par mon talent peut-être, m'attirer toutes les sympathies... Est-ce que tu en doutes ?

—Non, certes, je ne doute pas de ton avenir... J'ai la conviction qu'il sera brillant, et que ton mérite et ton travail te conduiront très haut...

—Eh bien ! reprit Albert avec feu, n'ai-je pas le droit, au moment où je vais prendre une place de travailleur et d'homme utile, de penser à choisir une fille bien née, bien élevée, charmante, qui deviendra ma femme, qui t'aimera comme je t'aime, et réussira mieux que moi peut-être à chasser de ton front ces gros nuages qui s'y amoncellent quelquefois et qui l'assombrissent ?...

—Bref, tu songes à te marier ?

—N'est-ce pas à ce but que doit tendre un homme !

—Un homme, oui...

—Eh bien ?

—Eh bien, tu as dix-neuf ans... Quel âge a Mlle Bressolles ?

—Dix-huit ans... Mais c'est déjà une femme accomplie. Un cœur d'or... une âme d'une pureté céleste et d'une charité sans bornes... Quand je vois Marie Bressolles je me souviens du charme infini et de l'angélique bonté de ma mère que nous pleurons encore... que nous pleurerons toujours.

Le magistrat, en entendant ces mots, ne put dissimuler l'émotion qui s'emparait de lui.

Albert poursuivit, d'une voix dont les cordes semblaient mouillées de larmes :

—Il me semble que je retrouve en Marie l'âme et le cœur, la voix et le sourire de ma mère... Je l'aime enfin comme tu aimais ma mère.

En parlant ainsi le jeune homme avait pris les deux mains de son père et les serrait entre les siennes.

Ses paupières étaient humides.

Deux grosses larmes roulaient sur ses joues, au souvenir de sa mère adorée morte en pleine jeunesse.

M. de Gibray releva son front plissé par de cruels souvenirs, attira son fils sur son cœur et l'embrassa à plusieurs reprises.

—Cher enfant, murmura-t-il, tu l'aimes donc bien, cette jeune fille ?...

—Père, comme je t'aime de toutes les forces de mon âme.

—Prends garde...

—A quoi ?

—On se trompe souvent quand on écoute les premiers battements de son cœur... On se laisse prendre aux rêves décevants d'un premier amour...

—Est-ce possible ?

—Non seulement c'est possible, hélas ! mais c'est fréquent... et quand on s'aperçoit trop tard de son erreur, on souffre d'un mal inguérissable, à moins que celle à qui l'on s'était donné ne porte elle-même le fer et le feu dans la blessure, et ne la guérisse en vous prouvant qu'elle était indigne de votre tendresse et de l'amour de tout galant homme.

Albert fut très frappée du ton d'amertume avec lequel cette dernière phrase avait été prononcée.

—Père, dit-il, ou je m'abuse étrangement, ou tes paroles sont l'expression d'un souvenir funeste que notre entretien t'a rappelé tout à coup.

—Tu ne te trompes pas, et ce souvenir me fait peur pour ton amour à toi...

—Me permets-tu de te demander s'il s'agit de souvenirs personnels ?

—Personnel, oui.

—Tu avais donc aimé avant d'aimer ma mère ?

—Non mais à ton âge, inexpérimenté comme toi, et, comme toi, plein d'une ardeur naïve, mon pauvre frère avait senti battre son cœur pour une enfant à qui il accordait libéralement toutes les vertus... Il la croyait modeste, charitable et bonne, angélique enfin. Il l'adorait...

—Elle ne l'aima point ? s'écria le jeune homme.

—Elle l'aima... répondit M. de Gibray. Elle lui jura du moins qu'elle l'aimait, et comment aurait-il pu douter de ses serments quand il la vit devenir son épouse ? Pouvait-il recevoir une preuve plus forte d'immense tendresse et d'infinie confiance ? Eh bien ! cette preuve était menteuse ! Il se trouvait en face non d'une nature aimante, mais d'une nature vicieuse et corrompue... Un caprice et non l'amour l'avait guidée ! Il fut impossible à mon frère de ne pas le comprendre, et la passion céda la place au mépris... et il en mourut de chagrin.

—Le mépris... répéta douloureusement Albert.

—Oui, et celle qu'il aimait, celle qui était devenue sa femme, disparut aussitôt après sa mort qui était son œuvre. Elle était enceinte, je le savais... Je la cherchai partout pour lui demander d'élever son enfant dignement... Il me fut impossible de la retrouver... Un jour, cependant, le hasard mit sous mes yeux sa trace que je reperdis presque aussitôt, mais les renseignements acquis suffirent pour me donner la certitude que mon ancienne belle-sœur vivait seule et qu'elle ne passait point pour avoir été mère...

—Qu'était devenu l'enfant ?

—Nul ne le savait...

—Je dus croire que Valentine, (la misérable s'appelait ainsi), avait volontairement fait disparaître son enfant, afin de pouvoir un jour tromper la confiance d'un honnête homme.

—Mais c'est horrible cela ! fit Albert épouvanté.

—Ce n'est que trop vrai cependant.

—Cette femme n'avait donc point de famille ?

—Elle avait un frère... un honnête homme, à qui la conduite de sa sœur a dû porter un coup terrible...

—Vous vous êtes renseigné auprès de lui ?...

—Je ne le pouvais pas... Ce frère lui-même disparut bientôt...—Il avait, disait-on, quitté la France... Je n'ai jamais entendu parler de lui depuis lors... Plus jeune que mon frère, son sort me frappa cruellement et me rendit prudent. Un scepticisme farouche avait remplacé mes illusions juvéniles. Je ne croyais plus ni à la vertu ni à l'amour, et il fallut que Dieu mit sur mon chemin la sainte femme qui fut ta mère pour me ramener à des idées saines, et pour me prouver que si dans ce monde il est des démons, il est aussi des anges !—Que cette expérience te serve, mon Albert... Réfléchis bien !—On ne se repent jamais d'avoir attendu... on se se prépare, au contraire, d'effroyables désillusions quand on cède en aveugle à son premier entraînement.

—L'enfant dont je vous ai parlé est pure et bonne comme les anges !...—s'écria le jeune homme.

—Il faut toujours se méfier—répliqua Paul de Gibray.

—Père, ne la juge pas sans la connaître ! je veux que tu la voies...

—La voir !... Et comment la verrai-je ? Tu sais que depuis longtemps déjà, depuis la mort de ta mère, je ne vais plus dans le monde.

—Je sais cela, mais je sais aussi qu'il s'agit de mon avenir du bonheur de ma vie, et j'ai la certitude que tu ne refuseras point de rompre, pour une fois, avec tes habitudes de retraite en venant chez M. Bressolles où tu trouveras notre ami Gabriel Servet...

—Gabriel sera donc à cette soirée ?

—Oui, père, et tu nous accompagneras, n'est-ce pas ? Je souhaite ardemment que tu connaisses Marie et son père...

—Tu ne me dis rien de sa mère...

Je ne t'en dis rien parce que je ne la connais pas.

—Elle n'accompagne donc point sa fille à l'atelier de Gabriel ?

—Non... je ne l'ai jamais vue. Père, je veux que tu juges par tes propres yeux si celle que j'aime est digne d'être ta fille... Voyons laisse-toi fléchir... Promets-moi de m'accompagner... Nous resterons à cette soirée aussi peu de temps que tu voudras...

—Tu sais bien, cher enfant, que lorsqu'il faut te refuser quelque chose le courage me manque...

—Ainsi, tu viendras ?

—Je te le promets...

—Ah ! que tu es bon !—Tu es le meilleur des pères !—s'écria joyeusement Albert en embrassant le magistrat avec effusion.—Aussitôt après dîner j'irai trouver notre ami Gabriel pour lui annoncer cette bonne nouvelle.

Le valet de chambre entra.

—Monsieur est servi—dit-il.

Albert, dont le cœur débordait de joie, embrassa encore une fois son père, puis tous deux, se tenant par la main, quittèrent le cabinet de travail et gagnèrent la salle à manger.

XXV

Le lendemain soir l'hôtel Bressolles, habituellement silencieux, était resplendissant de lumières et plein de bourdonnements joyeux.

Les salons, remis à neuf et meublés richement avec un goût exquis faisant grand honneur à l'ex-architecte regorgeaient de monde.

Nous devons à la vérité de convenir que les invités manifestaient quelque étonnement en voyant un tel luxe chez un homme très connu pour ses habitudes, simples et modestes, comme l'était Ludovic Bressolles. Mais, des explications échangées à voix basse, il résultait que ces magnificences insolites devaient être attribuées à l'initiative de Mme Valentine Bressolles, une mondaine, celle-là, à qui plaisait tout ce qui brille !...

Le grand salon où l'on devait danser était garni de fleurs et de plantes rares qui le transformaient en un véritable jardin d'hiver.

Dans l'origine il n'était question que d'une simple santerrie au piano.

Valentine, trouvant le piano mesquin, l'avait remplacé par un orchestre peu nombreux mais bien choisi.

Des tables de jeu étaient placées dans les deux petits salons et dans le boudoir de Valentine.

Des buffets amplement garnis se dressaient aux deux extrémités de la salle à manger.

Vers dix heures du soir la fête était dans tout son éclat. Mme Bressolles se multipliait.

Elle semblait se trouver partout à la fois, voyait tout dirigeait tout, répondait à tout le monde, et recevait avec un charmant sourire les compliments qu'on lui prodiguait.

Ludovic Bressolles, lui aussi, se prodiguait à ses invités, ou plutôt à ceux de sa femme, mais il jouait son rôle de maître de maison sans entrain, sans conviction, uniquement parce qu'il lui semblait indispensable de jouer ce rôle, et qu'il était avant tout l'homme du devoir.

Quant à Marie, elle était bien réellement la jeune et rayonnante reine de la soirée, et cependant, malgré la joie qu'elle éprouvait et qu'elle ne cherchait point à cacher, il y avait par moments une ombre sur son front, quand ses regards interrogeaient vainement la porte du grand salon.

C'est qu'elle était impatiente d'y voir apparaître celui à qui elle pensait sans cesse, et le peu d'empressement d'Albert de Gibray lui causait une surprise facile à comprendre.

Valentine, malgré tout le dévouement qu'elle se donnait, avait comme sa fille une préoccupation très vive et parfois visible. Elle aussi semblait attendre quelqu'un et s'étonner d'un retard inexplicable.

Ses lèvres souriaient sans cesse, mais on aurait pu voir un pli presque imperceptible se creuser sur son front entre ses deux sourcils délicats.

Elle s'approcha d'un groupe composé de jeunes gens et de jeunes femmes.

On y causait avec animation.

Une jolie personne de vingt-huit à trente ans, grande et brune, très élégante, avec une physionomie naïve et de beaux yeux qui n'exprimaient absolument rien, sauf le contentement d'elle-même, tenait le dé de la conversation.

Cette conversation roulait sur les articles publiés par les journaux au sujet du double crime du Père Lachaise et de la rue Montorgueil.

—Croyez-vous à ces crimes ? demandait la jolie brune, qui se nommait Mme Pernollet ; y croyez-vous sincèrement, chère Mme Laurier ?

—Comment, si j'y crois ? répondit la personne interpellée ; mais, certes j'y crois.

—Vous avez peut-être tort.

—C'est vous qui avez tort certainement... Pouvez-vous nier tant de faits positifs, acquis, indiscutables, connus de tout le monde ? Les cadavres trouvés, l'un dans un tombeau et l'autre dans une voiture de place ? Les témoins entendus par le juge d'instruction ? Les corps exposés à la Morgue ? Ces détails enfin dont les journaux de Paris sont remplis chaque matin ? Pouvez-vous nier tout cela ?

—Je ne nie pas d'une façon absolue, mais je doute...

—C'est de la folie pure !

—Pas déjà tant ! Avez-vous cru à l'assassinat de la famille Kinck, vous ?...

—Sans doute...

—Eh bien, moi, non...

—Chère Mme Pernollet, ce que vous dites là est de plus en plus insensé !...

—A votre point de vue, mais point au mien...

—Je serais curieuse, je l'avoue, de connaître votre explication.

—Elle est bien simple, et la voici : Le drame du champ Langlois était une histoire inventée par la police...

—Dans quel but ?

—Dans le but d'attirer l'attention des Parisiens de ce côté... Tandis qu'ils s'occupaient du champ Langlois, ils ne songeaient point à la politique, et cette politique devait nous amener la guerre...

Un certain nombre des auditeurs accueillirent par d'ironiques sourires l'idée singulière émise par Mme Pernollet, idée qui, du reste, fut partagée par une foule de naïfs à l'époque du jugement de Tropmann.

De même, à une époque plus reculée mais dont nos contemporains se souviennent, la mort du duc de Praslin, suicidé ou empoisonné dans sa prison, trouva d'innombrables incroyables.

Beaucoup de gens prétendirent avoir rencontré dans les rues de Londres le duc vivant et bien portant.

—Riez, riez tant qu'il vous plaira ! reprit la jolie Mme Pernollet. Ma conviction est faite et rien ne m'en fera démentir... Qui vous dit que le gouvernement, ayant à manigancer quelque chose dont il en veut point qu'on s'occupe, ne suit pas l'exemple de la police impériale au sujet de la famille Kinck, et ne s'arrange pas pour attirer l'attention d'un autre côté ?

En ce moment Valentine Bressolles intervint :

—Alors, selon vous, chère amie, demanda-t-elle, les crimes que l'on commet présentement à Paris seraient de pure fantaisie ?

—En grande partie du moins, mon Dieu, oui !... Les journalistes ont besoin de nouvelles émouvantes et, comme ils ont l'imagination féconde, ils inventent des assassinats et des victimes... C'est tout bonnement le roman-feuilleton transporté dans les faits divers.

—J'admets l'exagération des journalistes à propos de certains faits sans importance qu'ils grossissent outre mesure, reprit Mme Bressolles, mais vous ne me ferez jamais partager votre incrédulité paradoxale au sujet du crime de ce Tropmann dont on a vu tomber la tête, ni du double assassinat dont les victimes reposent peut-être encore sur les dalles de la Morgue. Nier cela, c'est nier l'évidence !

Mme Pernollet fit la moue et hochait la tête sans répondre, mais d'un air qui signifiait clairement :

—Moi seule ai raison contre tout le monde...

Une très jeune femme demanda :

—Enfin, on n'a pas encore trouvé l'assassin, puisqu'il paraît qu'il n'y en a qu'un et qu'il s'est servi de la même arme pour les deux meurtres ?

—Pas encore, malheureusement...

—Comment vous représentez-vous cet assassin ?...

—Je me figure un forçat en rupture de ban, ou quelque chose de ce genre, répondit Mme Bressolles, un être hideux, farouche, effrayant.

—Oui... oui... appuyèrent deux ou trois voix.

Valentine continua :

—Un de ces bandits miniatres comme on en voit au théâtre dans les drames, ou sur les bancs de la cour d'assises...

A cette minute précise un valet, debout à la porte du salon, annonça :

—M. Maurice Vasseur...

Quittant le groupe où Mme Pernollet débitait ses paradoxes un peu bêtes, Mme Bressolles se dirigea rapidement vers le jeune homme qu'elle rejoignit au moment où Ludovic Bressolles s'inclinait devant cet invité qu'il ne connaissait pas.

—Mon ami, dit-elle à son mari en présentant le jeune homme, M. Maurice Vasseur, un intime ami du vicomte Guy d'Arfeuilles que vous connaissez...

Maurice salua gravement, puis d'un coup d'œil rapide il étudia la physionomie du maître de la maison.

—Très enchanté, monsieur, et très honoré de faire votre connaissance... murmura celui-ci, qui répétait à chaque arrivant cette phrase banale à laquelle Maurice fit cette réponse non moins banale :

—Tout l'honneur et tout le plaisir sont pour moi, monsieur...

Un nouvel échange de saluts eut lieu, puis Valentine dit à Maurice :

—Donnez-moi le bras, M. Vasseur, je vais vous présenter à ma fille...

—J'allais vous le demander, madame...

Valentine passa son bras sous celui du jeune homme et ils s'éloignèrent en causant.

Ludovic Bressolles suivait des yeux Maurice s'éloignant au bras de Valentine et il pensait :

—Voilà une figure qui ne me revient guère.—Pourquoi ?—Je n'en sais rien.—Ce M. Vasseur est un beau garçon et paraît bien élevé.—Pourtant il me déplaît.—On n'est pas maître de ses antipathies.

La maîtresse de la maison et Maurice arrivèrent dans le salon où se trouvait Marie.

Celle-ci, voyant sa mère, vint à elle.

—Tu me cherches ?—lui demanda-t-elle.

—Oui, mon enfant.

—Tu as quelque chose à me dire ?

—J'ai à te faire faire connaissance avec M. Maurice Vasseur, que je viens de présenter à ton père et que tu verras souvent ici, car il m'a promis de devenir un familier de notre maison et de ne manquer à aucune de nos fêtes...

Marie s'inclina gracieusement, se releva souriante et demanda :

—Valsez-vous, monsieur ?...

—Oui, mademoiselle...

—Alors je vous inscris pour une valse sur mon carnet.—La onzième.—Quand votre tour arrivera je vous préviendrai.

—J'en serai très reconnaissant, mademoiselle, et très heureux...

Valentine avait froncé le sourcil.—Un nuage s'étendait sur son front, radieux jusqu'à ce moment.

—Va, mon enfant...—dit elle avec un sourire forcé, —j'ai à présenter M. Maurice à plusieurs de nos amis.

Marie s'inclina de nouveau gracieusement et rejoignit le groupe où elle causait au moment de l'arrivée de sa mère.

Celle-ci entraîna Maurice dans l'un des petits salons occupés par des joueurs de whist, gens sérieux qui concentraient sur leurs cartes toute leur attention, et là, le faisant asseoir auprès d'elle et se penchant vers lui, elle lui dit :

—Je suppose que vous ne songez point du tout à tenir la promesse faite à ma fille ?

—Quelle promesse ?—demanda le jeune homme en riant.—Celle de valser ?

—Précisément...

—Et pourquoi ne la tiendrais-je pas ?... Seriez-vous jalouse de Mlle Marie ?...

—Jalouse de cette petite sottise !... répliqua Valentine dédaigneusement. Ah ! non, par exemple. Elle est bien trop insignifiante pour attirer l'attention de qui que ce soit, et je suis loin de partager l'absurde admiration qu'elle inspire à son père.

Le ton dont ces paroles furent prononcées fit dresser l'oreille à Maurice.

—Vous ne paraissez pas, dit-il, éprouver une tendresse bien vive pour Mlle Marie.

—Je n'en éprouve même aucune... Ici tout est subordonné à sa volonté... Elle gouverne son père et je compte à peine... Je devrais être seule maîtresse de la maison et reine d'intérieur... Je ne suis rien... Mon mari me sacrifie à ma fille... et s'il s'est décidé à recevoir, à donner des fêtes, ce n'est point parce que je l'ai désiré, mais parce que Marie l'a voulu... Pourquoi l'aimerais-je, cette enfant, qui s'empare de mon autorité légitime, qui règne à ma place, qui m'efface, qui me vieillit ?...

—Il est certain qu'elle ne vous rajeunit point !... interrompit Maurice avec une brutalité voulue. Belle comme vous l'êtes, et vous n'aviez votre fille à côté de vous, on vous donnerait trente ans à peine.

L'attaque était directe et violente ; le coup porta ; Mme Bressolles devint pâle et ses lèvres blanchirent.

—Après de Marie je semble vieille, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle d'une voix un peu tremblante.

—Non, certes ! mais vous semblez moins jeune.

—Voilà une mère qui, si sa fille est un jour en danger ne la défendra guère... pensa ce dernier.

Le salon de jeu dans lequel venait d'avoir lieu la scène qui précède n'avait que deux issues, l'une ouverte sur le précédent salon, l'autre donnant accès dans une petite pièce aménagée en cabinet de toilette pour les soirées données par Mme Bressolles.

Illustration de J.-N. Lemieux, pro-nature